

ÉMILE VERHAEREN

---

*HÉLÈNE  
DE SPARTE*

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES

*nrj*

ÉDITIONS DE LA  
*NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*

MARCEL RIVIÈRE & Cie  
1, RUE SAINT-BENOIT, PARIS



·EX LIBRIS·



WITHOUD  
WECKHOUD  
EIKHOUD  
EEKHOUD

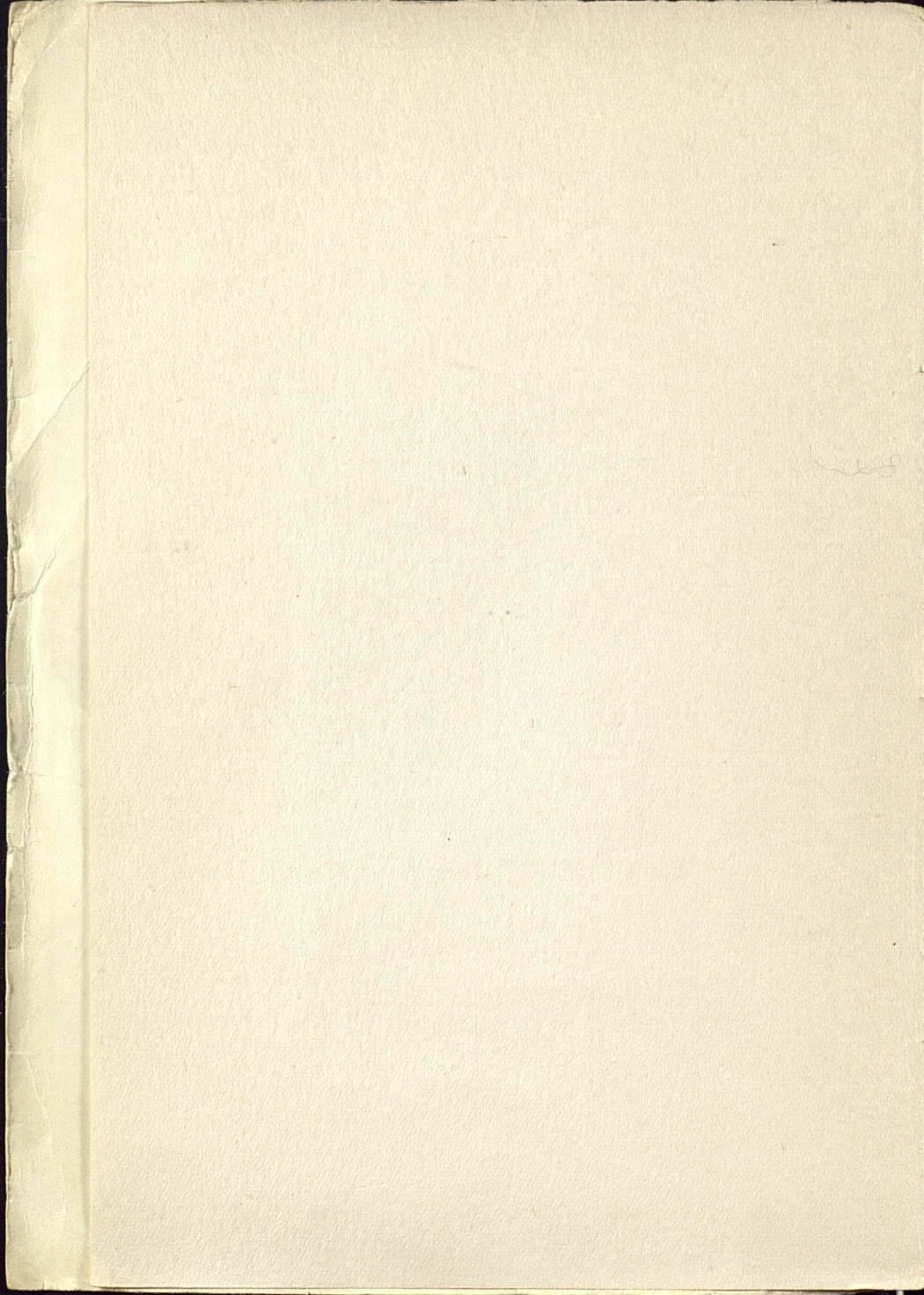


au très cher G. Eckhard

Son

S  
Worms



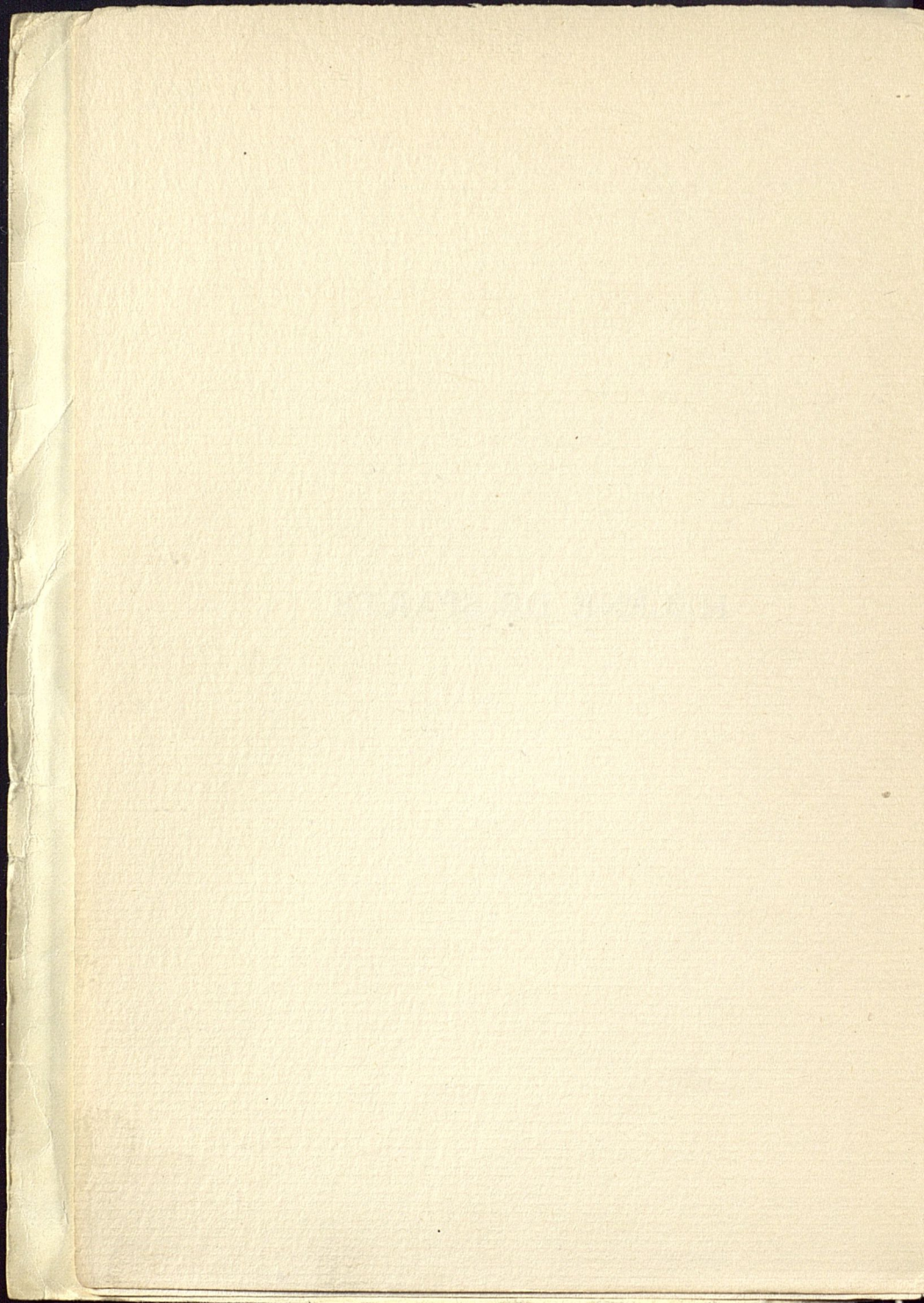




ML  
A  
1701

HÉLÈNE DE SPARTE







ÉMILE VERHAEREN

---

# HÉLÈNE DE SPARTE

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES

*nr*

ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

MARCEL RIVIÈRE & C<sup>IE</sup>

1, RUE SAINT-BENOIT, PARIS

1912



IL A ÉTÉ TIRÉ A PART  
50 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ D'ARCHES  
RÉIMPOSÉS ET NUMÉROTÉS  
A LA PRESSE



A MES AMIS  
STEPHAN ZWEIG ET VALÈRE BRUSSOV  
QUI TRADUISIRENT EN ALLEMAND ET EN RUSSE  
CETTE TRAGÉDIE LYRIQUE



THE  
LIBRARY OF THE  
MUSEUM OF COMPARATIVE ZOOLOGY  
AT HARVARD UNIVERSITY  
CAMBRIDGE, MASS.



# HÉLÈNE DE SPARTE

TRAGÉDIE LYRIQUE EN QUATRE ACTES  
REPRÉSENTÉE AU THÉÂTRE DU CHATELET LE 4 MAI 1912

---

## PERSONNAGES

---

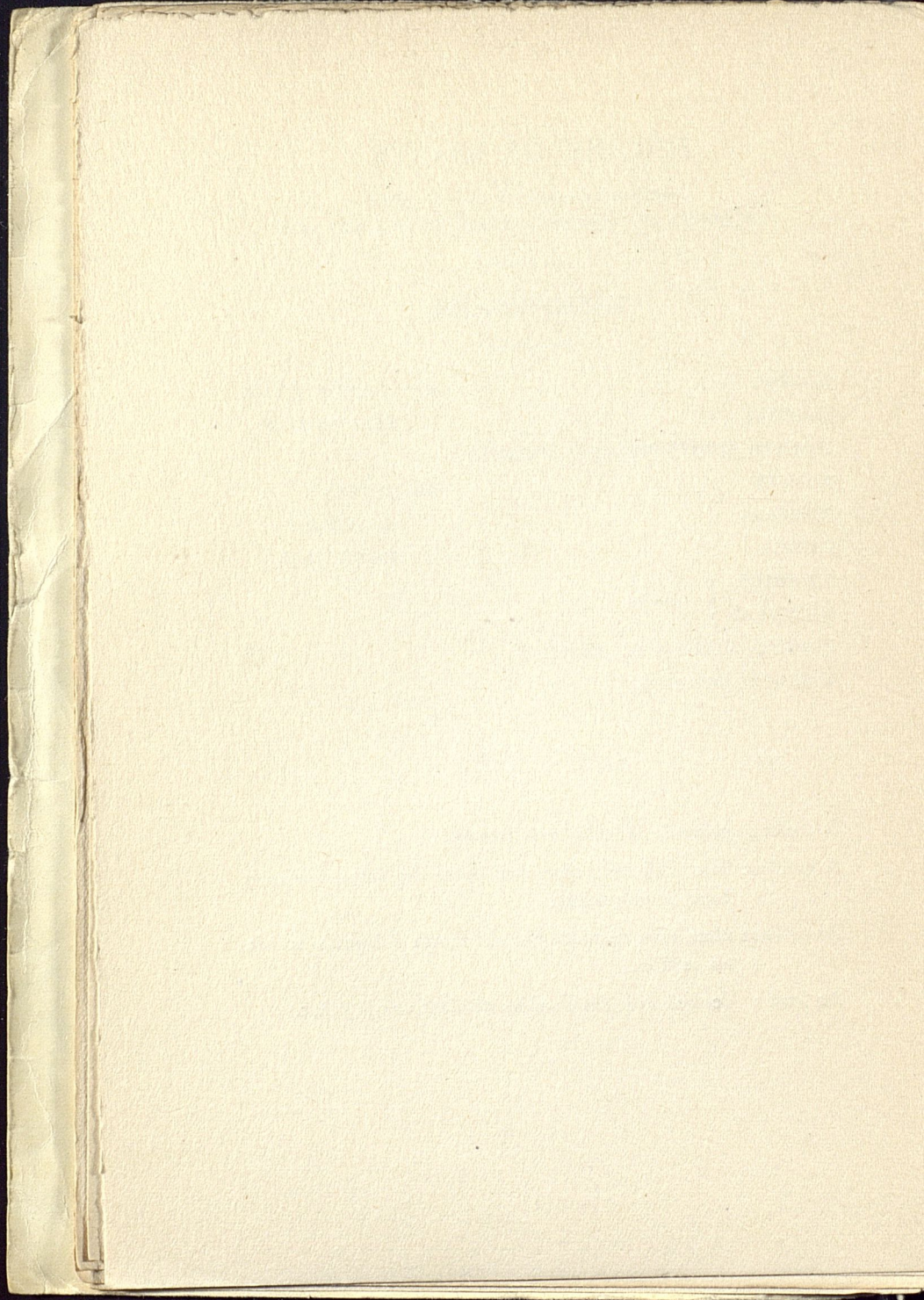
HÉLÈNE	M <sup>mes</sup> IDA RUBINSTEIN
ÉLECTRE	VERA SERGINE
FEMMES, JEUNES FILLES ET ENFANTS	
POLLUX	MM. DE MAX
MÉNÉLAS	DESJARDINS
CASTOR	ROGER KARL
SIMONIDE	} notables
EUPHORAS	
BERGERS, VIGNERONS, BOUVIERS	
QUELQUES SOLDATS.	

## LIEU DE SCÈNE

---

A droite : palais de Ménélas, avec terrasse.  
A gauche : bois d'oliviers, avec une statue de faune, quelques bancs et une source.  
Au milieu : place vide, terminée par une rampe à laquelle accède un escalier.  
Au fond : des bois avec des chemins dévalant vers le palais.

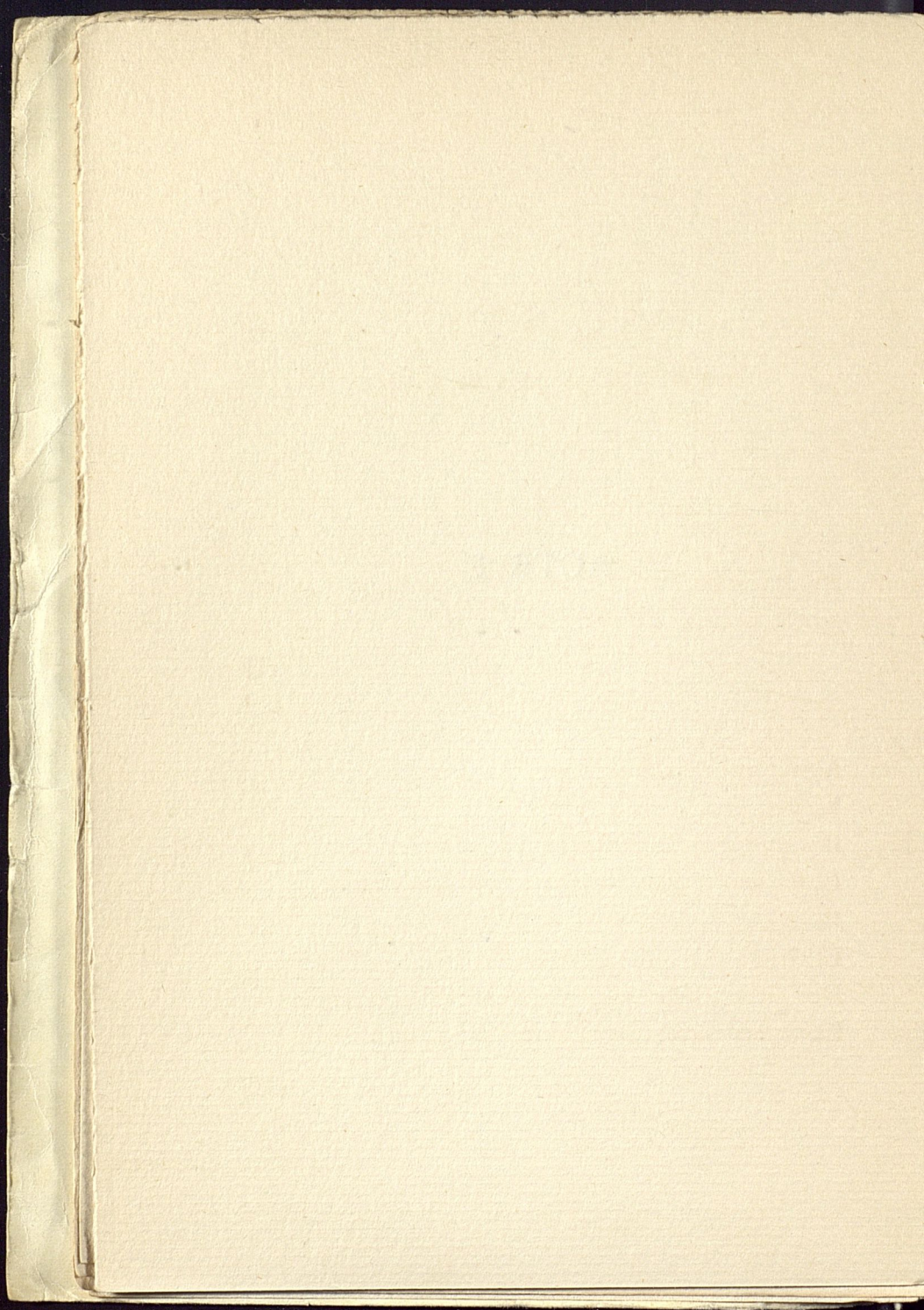






ACTE I







## ACTE PREMIER

### SCÈNE PREMIÈRE

POLLUX, BERGERS, BOUVIERS, VIGNERONS, NOTABLES,  
SIMONIDE, EUPHORAS

#### UN BERGER

Ainsi, c'est donc bien vrai :

Ils arrivent !

Ils ont franchi les chemins des forêts

Et les voici parmi les champs que l'on cultive.

Ils respirent notre air doux et léger

Et chaque pas qui les écarte

Des périls ténébreux et des mouvants dangers

Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.



## UN VIGNERON

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers,  
Ballottés par les vents et les brusques tempêtes  
Et tantôt vers l'Égypte, et tantôt vers la Crète  
Immensément, de mer en mer ;  
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses  
Où de grands dieux rayonnants et vermeils  
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.  
Il est vrai que l'on dit tant de choses.

## UN BERGER

Mais est-on sûr enfin  
Que ceux que nous ramène le destin  
Et qu'on acclame et qu'on fête de plaine en plaine  
Sur les routes là-bas  
Sont bien la reine Hélène  
Et le roi Ménélas ?

## UN VIGNERON

Pollux en a douté, certes, plus que personne.



UN BERGER

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne.

SIMONIDE, un notable

Leur retour doit troubler et assombrir Pollux.

EUPHORAS, un autre notable

Si Ménélas est roi, lui, Pollux ne l'est plus.

SIMONIDE

La guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire  
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire !

EUPHORAS

Voici vingt ans bientôt  
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.  
Zeüs lui-même le mit à notre tête  
Quand Ménélas partit vers les hasards des flots.



## UN BERGER

Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.

## SIMONIDE

Il défendit vos droits, mais négligea les nôtres :  
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.

## UN BERGER

Grâce à lui, les querelles se sont éteintes :  
On n'entend plus les cris, les colères, les plaintes  
Naître dès le matin et grandir jusqu'au soir.

## SIMONIDE

Nous nous taisions et laissions faire  
Pour éviter  
Alors que rugissait dans Ilion la guerre,  
L'autre guerre dans nos cités.

## EUPHORAS

Mais aujourd'hui qu'Hélène et Ménélas reviennent



Qui donc voudrait encor qu'on entretienne  
Fût-ce un seul jour, au fond des cœurs,  
Les ressentiments sourds et les mornes rancœurs.

## UN AUTRE NOTABLE

(qui est entré depuis quelque temps)

C'est, m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte  
Qui sur la mer vit le premier  
Rames longues et voiles hautes  
Le navire du Roi comme un géant ramier  
Cingler, dans le vent clair, vers la Patrie.  
Toutes les eaux de l'Ouest à l'Est, semblaient fleuries  
Tellement le soleil y répandait ses feux.  
Ménélas débarqua, laissant à bord, Hélène ;  
Et les gens accourus des bourgs et de la plaine  
Le reçurent d'abord avec des cris hargneux :  
Nul ne pouvait penser qu'il revenait de guerre.  
Soudain, quelqu'un s'en vint qui reconnut le roi  
En regardant ses yeux, en écoutant sa voix,  
Tandis que survenaient sur la grève, les mères  
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers.



La reine alors parut : ses yeux semblaient songer,  
Quand tout à coup, la foule à voix rapide et pleine  
Frappa les airs de ce seul cri : Hélène ! Hélène !  
Et ce grand bruit qui venait de là-bas  
Était si doux et s'épandait si fort  
Que les échos d'Hellas  
Et la mer et ses bords  
Et l'ancre de la nymphe, et le bois du satyre  
Longtemps, jusqu'au soir, en retentirent !  
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venu d'Argos.

## SIMONIDE

Nul ne peut plus douter que les vents et les flots  
N'aient poussé vers nos ports, l'Atride et sa compagne  
Et voici que leur char passe par nos montagnes  
Escorté par les uns, mais acclamé par tous  
Et qu'à le voir passer, chacun tombe à genoux.

## EUPHORAS

Les dieux leur sont acquis : ces fêtes le démontrent  
Et Pollux dépêcha Castor à leur rencontre.



## POLLUX

(survenant avec une troupe d'esclaves  
portant des fleurs, des fruits, des  
branches)

Vous suspendrez ces fleurs  
Et leurs guirlandes de lueurs  
A la terrasse ;  
Et ces roses lourdes et grasses  
A ce linteau ;  
Et tresserez autour des blancs poteaux  
Et des hampes guerrières  
Libérant son feuillage, mais serrant ses rameaux,  
Le Lierre.

(Aux bouviers)

Vous choisirez dans le bétail nombreux  
Les plus grands bœufs  
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes ;  
Vous cueillerez la menthe et la vioerne  
Pour en joncher les carrefours, partout ;  
Vous répandrez au long des routes blanches  
Des branches  
Du sable lumineux et de brillants cailloux ;



Je veux que l'air, le vent, le sol, le mont, je veux  
Que le ruisseau fuyant et le chemin poudreux,  
Je veux que tout et dans la ville et dans la plaine  
Fête par un accueil joyeux,  
Hélène.

(Rapidement aux bergers)

Menez et maintenez tout au long des pacages  
Chèvres, béliers, brebis aux superbes toisons  
Pour que le roi les voie autour de sa maison  
Et les admire à son passage.

(Les bergers sortent)

Les prés sont gras, les celliers pleins.  
J'ai travaillé pour lui autant que pour moi-même  
Le pays tout entier est riche en grain ;  
Et plus aucun chemin  
Ne voit errer la faim,  
De bourg en bourg, par les champs blêmes.

### UN VIGNERON

(à Pollux)

Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi



Chacun de nous, au fond de sa pensée  
Se souviendra de vous, qui fûtes juste et droit  
Et de raison valide et avisée.

## POLLUX

Vous parlerez ainsi pour me complaire, un jour  
Et peut-être bientôt, devant ma sœur, la reine.

(Un silence)

Et maintenant, fêtez le maître et son retour !

(La foule se disperse et Pollux reste  
seul sur le devant de la scène)

## SCÈNE II

POLLUX, ÉLECTRE

## ÉLECTRE

Prince, je pars. Hélas ! puisque revient Hélène,  
Chaque heure qui s'écoule augmente mes ennuis.



J'ai senti mes fureurs me reprendre la nuit  
Et je tremble, et je vague, et mon âme est en flamme.

## POLLUX

Hélène apaisera elle-même votre âme  
Elle ne vous hait point ; toutes deux vous oublierez  
Et les deuils passagers et les maux endurés  
Et les meurtres anciens que recouvre la terre.

## ÉLECTRE

Jamais ! je porte en moi une âme trop austère  
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

## POLLUX

Oh ! le malheur qui vous attend dans l'avenir !  
Les jours passent, le deuil s'éloigne et l'homme oublie ;  
Votre front est trop clair pour la mélancolie :  
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

## ÉLECTRE

Je suis celle qui doit haïr, je hais, je hais.



On instruisit mes yeux à ne voir que des crimes  
Se draper dans la pourpre et rouler aux abîmes.  
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort :  
Je n'ai jamais connu que la rage du sort  
S'acharnant sur Atrée et me tuant mon père ;  
Je vois des mains en sang dans le sang de ma mère  
Et mon frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,  
Portant toute sa race ensanglantée en lui !

## POLLUX

Vous étiez une enfant quand éclata la guerre ;  
Hélène était partie et ne soupçonnait guère  
Les maux que son départ déchaînerait sur tous ;  
Elle revient heureuse et l'accueil sera doux  
Que lui fera la ville où je commande encore.

## ÉLECTRE

J'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,  
Et les gardiens des tours se faire des signaux  
Et dans l'air vierge et dur s'agiter des rameaux



Et des arcs s'élever faits de fleurs et de flammes ;  
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

## POLLUX

J'aime à vous rappeler — les dieux sont mes témoins —  
Combien j'ai mis d'ardeur, et de zèle et de soins  
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,  
A peine sentiez-vous ma puissance suprême  
Comme une ombre d'été passer sur votre front.  
Si Ménélas était resté là-bas, mon nom,  
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre ;  
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre  
Et nous eussions régné sur nos peuples en paix ;  
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets  
Et mon sort de nouveau change et se recompose.

## ÉLECTRE

Mais ignorez-vous donc qu'elle seule est la cause  
De cette ardente mort que je nourris en moi ?  
C'est elle ma fureur, ma fièvre et mon effroi ;  
Elle qui me fait peur, ainsi qu'un incendie



Qui m'entoure, la nuit, de ses flammes brandies.  
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé  
Certes, jamais, nul orage n'aurait brûlé  
De sa foudre, mon cœur tranquille et solitaire.  
J'écouterais encore et mon père et ma mère  
Me parler doucement, près du foyer, le soir.  
Le sol ne serait point couvert de leur sang noir,  
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste,  
La vision d'horreur qui dans mes yeux persiste  
Ne me poursuivrait point avec des gestes fous  
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,  
Hagarde et torturée, et démente et funeste,  
Comme erre au loin et crie et se déchire Oreste.

## POLLUX

Oh ! que le calme, enfant, est loin de votre esprit  
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.

## ÉLECTRE

Et qu'importe un conseil quand l'affolant vertige...



POLLUX

(voyant entrer le messager)

Hélène et Ménélas vous sont amis, vous dis-je :  
Vous leur direz et vos terreurs et vos secrets  
Revoyez-les d'abord et vous fuirez après.

## SCÈNE III

UN MESSAGER, LE PEUPLE, POLLUX

LE MESSAGER

Seigneur, c'est seul à seul que Castor, votre frère  
Qui s'en revient de loin, désire vous parler.

(Electre sort)

POLLUX

(inquiet)

Quoi? dites! Qu'y a-t-il? Quelles nouvelles contraires...

LE MESSAGER

Seigneur, je ne sais pas.



POLLUX

J'attends ici, allez.

(Le messager sort)

Que va-t-il m'annoncer de sombre et de funeste ?  
Et quel méfait soudain devrai-je apprendre encor  
De cet homme qui m'inquiète autant qu'Oreste ?

(Il songe, à l'écart)

SIMONIDE

(au milieu de la foule, au fond de la  
scène)

Regardez tous : voici le char de pourpre et d'or  
Qui traverse la plaine  
Et Ménélas qui tient les rênes  
Et les chevaux plus noirs que l'ébène  
Et la foule qui suit  
Avec les bras levés et les rameaux brandis  
Et qui acclame, au cœur de son pays,  
Hélène !



EUPHORAS

Ils sont si grands tous deux que l'on dirait des Dieux.

UN HOMME DU PEUPLE

Descendons tous jusques au pont; nous verrons mieux.

(La foule s'écoule par le fond de la scène)

SCÈNE IV

CASTOR ET POLLUX

CASTOR

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,  
N'ayant rien vu que la beauté de notre sœur.  
Je reviens ébloui, mais avec quelle rage  
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au cœur.

POLLUX

Ménélas aurait-il outragé dans mon frère  
Le pouvoir souverain que je détiens encor ?



## CASTOR

Oh ! l'avoir vue ainsi dans la pleine lumière  
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,  
Elle, l'orgueil d'Hellas, elle, la grande Hélène,  
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,  
Et ce front comme armé de force souveraine  
Et ce torse dardant les brasiers de ses seins  
Echouent au vieillard Ménélas comme une épave.

## POLLUX

Mon cœur en a souci tout autant que le tien,  
Car c'est comme butin de guerre et comme esclave,  
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revient.

## CASTOR

Que n'ai-je pénétré dans Iliou croulante  
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers  
Et que ses murs tombaient en des mares sanglantes  
Mêlant leurs blocs fendus à des guerriers broyés !



Quand tout n'était là-bas que de la mort qui brûle !  
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit  
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent  
J'eusse emporté ma proie au travers de la nuit.  
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise

POLLUX

Certes, les dieux amis auraient guidé tes pas.

CASTOR

Oh ! combien le regret en mon âme s'attise  
De n'avoir point suivi les Achéens, là-bas !  
Que m'eût importé la vengeance et la haine  
Et la soif et la faim, et l'affre et le danger  
Dans ma fuite, de mer en mer, avec Hélène !  
Nous eussions vécu seuls, sous un ciel étranger  
Loin des hommes, loin des cités, loin des patries,  
Ivres tous deux d'un large et violent amour.

POLLUX

Hélas, le ciel, la terre et toutes les furies



Vous auraient châtiés et poursuivis toujours !  
Zeus est aussi ton père et ton esprit s'égare  
A méconnaître un lien qu'avaient formé les cieux.

## CASTOR

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare ;  
L'amour qui tient mon cœur n'outrage point les dieux.  
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes  
Et que plus tard je règne au fond du firmament !  
Je ne veux être Dieu que pour être plus homme  
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.  
Hélène est à mes yeux, non ma sœur, mais la femme  
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair ;  
Celle qui dominait et les villes en flamme  
Et les orages noirs qui dévastaient la mer ;  
Celle que j'aime avec démente et avec rage  
Et d'un amour si brusque, et si rouge, et si fort  
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage  
Jusqu'en ses os et ses moelles, brûler mon corps.  
Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre  
Le sursaut de mon cœur, rien qu'à la voir passer



Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre  
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaisser  
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.  
Non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais.

## POLLUX

Je sais qu'Hélène est belle et Ménélas farouche  
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

## CASTOR

Elle appartient au monde avant d'être à personne :  
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu  
Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,  
Des batailles des rois et des hommes entre eux.  
Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime ;  
Surtout à qui la garde et peut la protéger  
Fût-ce contre le rapt des Ouraniens eux-mêmes  
Dont rôde le désir comme un soudain danger ;  
Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.

## POLLUX

Il vit.



CASTOR

Non pas, il traîne avec peine son corps  
Et la vieillesse pâle et morne est son partage  
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort ;  
Ses pas sont lents sur les routes.

POLLUX

Il vit, te dis-je.

CASTOR

Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,  
Quand le carnage ameutait l'air de ses vertiges  
Et qu'Ilion brûlait.....

POLLUX

Il vit, te dis-je, il vit.

CASTOR

Ah ! quel rouge dessein hante soudain mon âme !  
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard.....



## POLLUX

L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun blâme  
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux hagards,  
Avec sa volonté implacable pour guide :  
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir.....

## CASTOR

Je sais, je sais ; mon cœur comprend et s'élucide  
Et ce que je redoute est peut-être un devoir ;  
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverait Hélène  
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus l'aimer  
Et dont les mornes bras se nouent comme des chaînes  
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés ?  
Un tel amour n'est plus qu'erreur et qu'imposture.  
Il outrage, il flétrit, il insulte les Dieux.  
Hélène en doit sentir la honte et la souillure  
Marquer sa chair superbe et sa bouche et ses yeux.  
Oh ! les nuits d'épouvante et d'effroi sous les astres  
Oh ! la nocturne horreur de ces embrassements  
Qui appellent sur eux la mort et les désastres....



POLLUX

Oh ! l'effroyable cri de ton esprit dément !

CASTOR

(continuant sans prendre garde)

Le châtiment prendra le pas sur la justice  
Il se terre aujourd'hui pour mieux surgir demain.  
Je choisirai mon heure avec joie et délice :  
Rien ne m'arrêtera quand j'abattraï ma main.

(Il sort)

SCÈNE V

POLLUX, CITOYENS, BERGERS, GARDES,  
JEUNES FILLES, JEUNES GENS, VIEILLARDS, ÉLECTRE,  
HÉLÈNE, MÉNÉLAS

POLLUX

(joyeux, au fond de la scène et rappelant la foule autour du palais — aux jeunes filles)

Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses ;



Ici, sur l'escalier ; là, devant la maison ;  
Et jusque sur le seuil pour qu'Hélène repose  
Son beau regard sur l'or coupé des floraisons.

(Toute la foule envahit le fond de la  
scène et des jeunes filles sèment des  
roses)

## UN VIEILLARD

(penché sur la rampe)

Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge  
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage !

## UN BERGER

Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas  
Quand s'avance devant tes yeux, Hélène ?

## UN JEUNE HOMME

(au berger)

Mon père, un vigneron, qui la connut là-bas  
Pleurait quand il parlait de sa beauté sereine.  
Avec la rayonnante et douce vision



De celle qui revient à cette heure, d'Asie  
Il éclaira pendant des ans, son humble vie  
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.

UN NOTABLE

Jamais femme n'a exalté tant d'hommes !

UN JEUNE HOMME

C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme !

UN AUTRE

Ses yeux n'ont qu'à s'ouvrir pour créer des héros,  
Ses cheveux sont de flamme et couvrent d'or, sa tête.

UN BERGER

(qui regarde le fond de la vallée)

Venez voir, venez voir ! Les chevaux noirs s'arrêtent.



## UNE JEUNE FEMME

(penchée sur la rampe)

Elle porte sur ses épaules, le manteau  
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

## UNE AUTRE FEMME

(poussant devant elle ses enfants)

Laissez passer les tout petits ;  
Il faut que leurs regards ravis  
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

(Les gardes font ranger la foule devant  
Hélène et Ménélas qui débouchent  
sur la scène par l'escalier monumental  
et se tiennent au fond)

## POLLUX

(à Ménélas)

Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes vœux :  
Après vingt ans de deuil, de guerre et de tueries  
Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux



Vous revenez en reine et roi dans la patrie.  
Je ne serai plus rien qu'un serviteur demain,  
J'abdique, en cet instant, ma puissance royale  
Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains  
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.

(On apporte les attributs des rois)

Voici le sceptre et le bandeau. Reprenez-les.

#### UN NOTABLE

(à Ménélas, en désignant Pollux)

Et je veux ajouter que durant tant d'années  
Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,  
Ni vos ruches par leur miel d'or illuminées,  
Ni vos brebis, ni vos agneaux, ni vos béliers,  
Ni le pesant bétail de vos chaudes étables,  
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.  
Il fut de conseil ferme et d'avis équitable.  
Il ne heurtait jamais les obstacles de front.  
Il calmait à son gré les plus vieilles querelles.  
Par-dessus l'Eurotas, il a construit cinq ponts  
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles



Avec leur prés, leurs clos et leurs hameaux, là-bas.  
Il a régné, dûment, sur la ville et la plaine.  
Mais qu'importe, puisqu'aujourd'hui, roi Ménélas  
Vous revenez vainqueur et nous rendez Hélène !

## UNE JEUNE FILLE

(se détachant d'un groupe et s'adressant  
à Hélène)

Nos mères nous disaient, le soir, autour des feux,  
En songeant aux splendeurs que votre corps déploie :  
" Jamais vous ne verrez ce que virent nos yeux  
" Puisque l'Asie est loin, et qu'Hélène est à Troie ".  
Vous voici revenue, ô reine, et nous voyons  
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire  
Vivre, marcher, sourire, et verser ses rayons  
Sur Sparte, et nous illuminer, avec sa gloire.  
Et nos vœux sont comblés et certes à notre tour  
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière  
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,  
Comme en parlaient, le soir, autour des feux, nos mères.

(elle donne des fleurs à Hélène)



## MÉNÉLAS

(au milieu de la scène du fond)

J'oublie en cet instant la vie et tous ses maux  
Et la guerre féroce et les trépas funestes  
Et l'orage planant sur l'orgueil des vaisseaux  
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste !  
J'ai confiance en tous et m'abandonne aux Dieux.

(à Pollux)

Pollux, que Zeus choisit pour occuper ma place  
Le jour que je partis sur les flots hasardeux,  
Je te sais gré d'avoir avec tes mains tenaces,  
Pendant vingt ans, maintenu Sparte en mon pouvoir,  
Grâce à toi, mes troupeaux sont nombreux et prospères ;  
J'ai vu passer, là-bas, mes bœufs vers l'abreuvoir  
Et mes chèvres grimper aux berges des rivières ;  
J'ai regardé aussi mes champs, mes prés, mes bois,  
Et j'ai surpris partout ta vigilance sûre  
Et ta main attentive et ton travail adroit.  
Merci. — Tu sus régner avec force et mesure  
Dans la paix nécessaire et le calme profond.



(à la foule des citoyens)

Et vous les vigneron, les semeurs et les pâtres  
Dont les gestes sont clairs et les labeurs féconds  
Au long des eaux, au pied des monts, autour des âtres  
Vous avez répandu l'abondance, partout.  
Et tandis que là-bas, la terre était sanglante  
Et que le meurtre noir nous sollicitait tous,  
Vous n'occupiez vos mains qu'aux laines et qu'aux plantes,  
Qu'aux grappes de vos ceps, qu'aux herbes de vos clos.  
Chacun de vous, en ne peinant que pour soi-même  
A travaillé pour tous, d'un bras ferme et dispos.  
Il a rendu meilleur le sol que chacun aime  
Et Sparte plus fertile, et le pays plus doux.  
Vous avez lentement apaisé les querelles  
Qui vous dressaient, jadis, comme un troupeau de loups.  
Je vous crois donc heureux et je vous sais fidèles  
Et mon cœur se détend et s'en revient ici,  
Sauvé enfin des carnages et des tempêtes  
Se reposer sans plus d'émois ni de soucis  
Dans ma maison en joie et ma patrie en fête.

(Ménélas prenant la main d'Hélène,



fait le tour de la scène. La foule est rangée en cercle autour du seuil du palais)

(En ce moment, derrière la foule, mais tout à l'avant de la scène, Électre paraît. Elle se traîne, comme si c'était malgré elle qu'elle arrivait là)

### ÉLECTRE

(à gauche de la scène, au premier rang)

Mes yeux, je ne veux pas que vous la regardiez !  
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte  
Et si personne encor du péril ne s'écarte  
C'est que nul ne peut voir ce que vous, vous voyez.  
Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,  
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

(Tout en disant ces mots, lentement,  
les yeux d'Électre se tournent vers  
Hélène qui s'avance et passe, sans  
l'apercevoir)

Oh ! qu'elle est donc encor majestueuse et belle !  
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.



O puissance ! ô beauté, que tu nous es fatale  
Et comme je te sens malgré moi pénétrer  
Et remplir tout mon cœur de ta force totale  
Moins pour y resplendir que pour le déchirer !

(Hélène est arrivée au seuil du palais.  
Au moment où elle monte les marches, Électre comme affolée)

Hélène ! Hélène ! Hélène !

(La foule répétant les mots d'Électre,  
mais sur un mode d'exaltation)

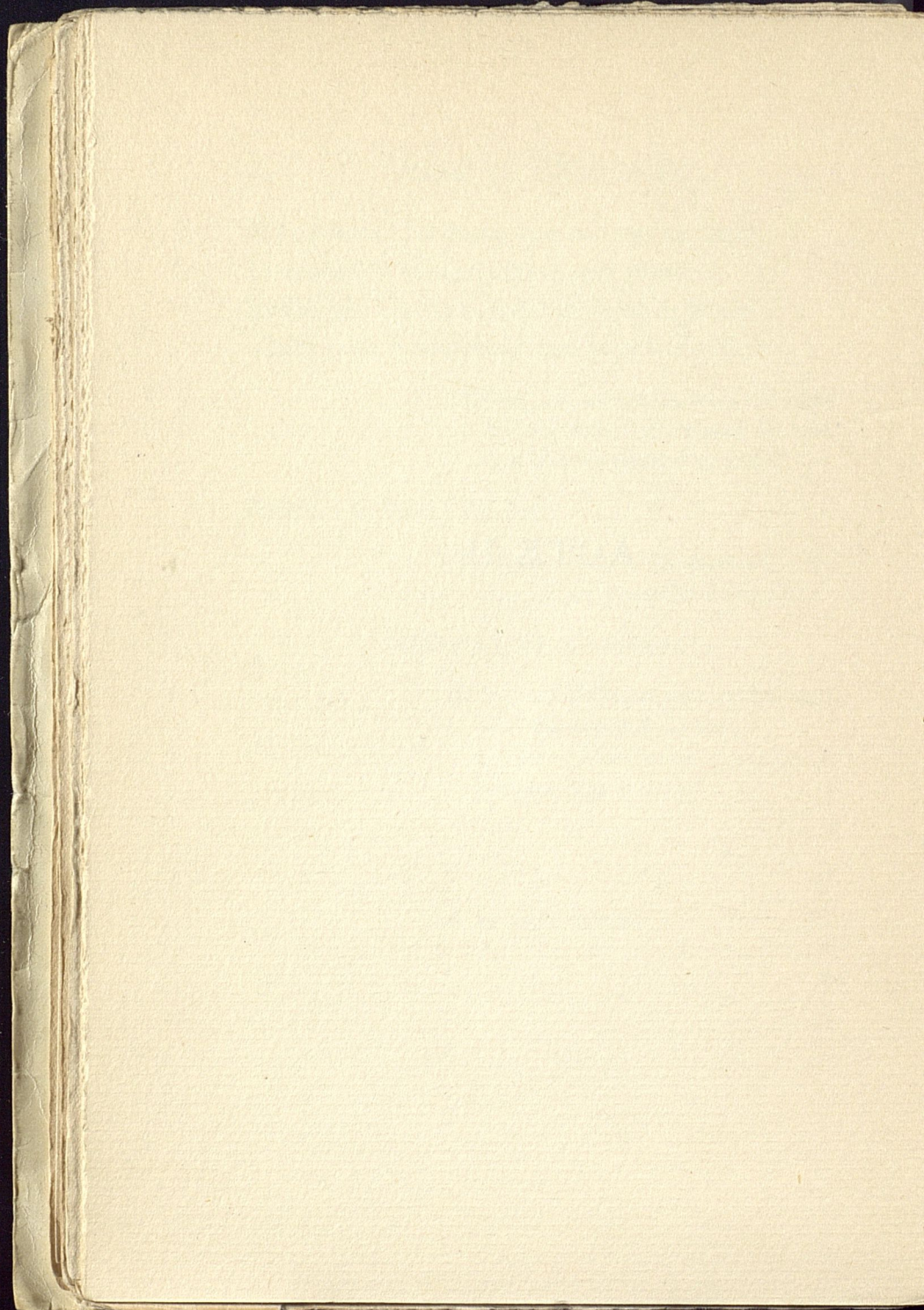
Hélène ! Hélène ! Hélène !

(L'angoisse d'Électre est absorbée ainsi  
par l'enthousiasme de tous.  
Hélène et Ménélas se retournent et  
rentrent dans le palais).



ACTE II







## ACTE II

### SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE ET MÉNÉLAS

HÉLÈNE

(à Ménélas)

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois  
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,  
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,  
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.  
Je n'ai pas demandé si j'étais encor belle  
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,  
Et mon cœur, apaisé d'être à nouveau fidèle  
Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.



Je suis tienne toujours, et je te remercie  
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,  
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie  
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

## MÉNÉLAS

La Grèce entière a fait que la cause d'Hélène  
Trop grande pour moi seul, fût celle d'un pays,  
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines,  
D'un seul sursaut, d'un seul élan vaste et hardi,  
Tout un peuple vous dédiait tout son courage.  
Vous étiez sa splendeur aux horizons debout  
Et les vaisseaux vainqueurs des vents et des orages  
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

## HÉLÈNE

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire funèbre  
Dont mon cœur tremble encor, sitôt qu'il s'en souvient ;  
Ma chair se meurt, hélas ! sous de lourdes ténèbres  
Dont l'hôte est le silence et la nuit le gardien.  
Si mon œil s'ouvre encor et s'offre à la lumière



Je veux que ce soit vous, vous seul, grand ciel natal  
Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plénières.  
Oh ! cet air frémissant et clair comme un cristal  
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rassérène!

## MÉNÉLAS

Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois  
Par les soirs bienveillants et les aubes sereines  
Près des sources dont l'eau fait sangloter nos bois.

## HÉLÈNE

Lorsque les vents soufflaient d'Argolide et de Thrace  
En Troade, j'en ai rêvé le long des mers.  
Je revoyais, soudain, le seuil et la terrasse,  
Et le portique et le jardin du palais clair  
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.  
Mon oreille entendait et les abois du chien  
Et les pas du berger sur les dalles moussues  
Et le chant familier des esclaves lydiens  
Qui poussaient les troupeaux vers les étables chaudes.  
J'écoutais tout cela, le soir, revivre en moi



Et y rôder, secrètement, comme en maraude  
Et mon cœur retrouvé se souvenait de toi.

## MÉNÉLAS

Vous ne fûtes jamais étrangère et troyenne.

## HÉLÈNE

(elle entraîne Ménélas vers un rosier,  
puis vers un faune)

Vois-tu, c'est le rosier que mes mains ont planté  
Le jour qu'Agamemnon eut rebâti Mycènes ;  
Rosier d'orgueil, il vit dans l'ardente clarté,  
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles.  
Et ce lierre là-bas, certes me reconnaît,  
C'est moi qui l'ai tordu comme un faisceau flexible,  
Aux pieds de ce vieux faune énorme et contrefait :  
Le faune est envahi par les feuilles nombreuses  
Et je n'aperçois plus que sa flûte et son front.

## MÉNÉLAS

Tout se souvient de vous, et la nature heureuse



A retenu en ses échos vos cris profonds,  
Quand vous luttiez, aux bords des eaux, vaillante et nue  
Avec ceux qui domptaient mes chevaux orageux.

## HÉLÈNE

Oh ! que d'heures en deuil sont depuis survenues,  
Et comme, hélas ! est loin l'orgueil de ces beaux jeux ;  
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie  
D'une femme qui garde et qui soigne un foyer,  
Avec de lentes mains doucement asservies :  
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer  
Que j'adore la lampe et que j'aime les âtres !  
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu  
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre  
Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

## MÉNÉLAS

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente  
Dont rien n'a pu flétrir le front ferme et vermeil.

## HÉLÈNE

Oh ! le déclin du corps, les angoisses mordantes.



Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils !  
 Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure  
 Sachant quel bonheur sûr mon cœur a négligé,  
 En arrachant sa vie aux soins de ta demeure ;  
 Je t'apporte mon être étrangement changé  
 Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

## MÉNÉLAS

Les Dieux sont attentifs à de tels vœux, toujours !

## HÉLÈNE

Jadis quand je m'en vins comme épouse fidèle  
 Une première fois vers ton tranquille amour  
 Voulant n'être qu'à toi, et de toute mon âme.  
 Tu me disais — sur ce banc même où je m'assieds —

(elle s'assied sur le banc à gauche)

“ Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,  
 “ Mes troupeaux sont pesants, et larges mes celliers ;  
 “ Je ne sens pas en moi la volupté guerrière  
 “ De me ruer vers la conquête ou vers la mort,



“ Mon cœur ne brûlera que d'une ample lumière  
“ Qui veillera sur ta jeunesse et sur ton sort,  
“ Mais ma tendresse, au moins, sera tenace et sûre  
“ Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois ”.  
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure ;  
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

## MÉNÉLAS

Il ne changera pas, jusqu'au soir de ma vie ;  
Ce que j'ai dit, je vous le dis, plus que jamais,  
Avec mon âme heureuse et fièrement ravie.....

## HÉLÈNE

Ce que me dit ton cœur, me donne au cœur la paix.  
Ton cœur est haut, tranquille et sûr et ton cœur m'aime  
Au point qu'il apaisa mes trop justes remords,  
Mais je veux, aujourd'hui, me sauver de moi-même  
Et de la crainte, et du danger d'avoir un corps.  
Voici l'heure qui s'avance, le temps te presse,  
Et l'ombre diminue au seuil de la maison.



## MÉNÉLAS

Tu la gouvernas comme reine et maîtresse,  
La conduisant, avec ta force et ta raison,  
Vers une claire et simple et sûre destinée.

## HÉLÈNE

Avant que ne s'incline au couchant le soleil  
Les servantes auront leurs tâches terminées.  
Pour toi, l'instant est là de te rendre au conseil  
Où, tous, même Castor, t'accepteront pour guide.  
Adieu. J'ai bien compris quel sera mon devoir ;  
Et je te reverrai, quand les heures rapides  
Ramèneront les troupeaux blancs vers l'abreuvoir.

(Ménélas s'éloigne vers l'assemblée qui  
se tient derrière le palais)

## SCÈNE II

## CASTOR ET HÉLÈNE

Castor paraît. Il est accompagné de citoyens et se rend à  
l'assemblée. Soudain, il s'arrête en apercevant Hélène qui



se prépare à rentrer dans sa demeure. Il se sépare des notables et se dirige vivement vers elle.

## CASTOR

(à ceux qui l'accompagnent)

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée.

(à Hélène)

Hélène, écoute-moi. Mon cœur est violent,  
Et ton nom retentit dans mon âme affolée  
Et met l'affre et l'orage et la mort en mon sang.  
Quand hier, je t'ai revue et que toute la foule  
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,  
J'aurais voulu dompter et repousser ses houles  
Et t'emporter moi seul, je ne sais où, là-bas ;  
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves ;  
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil  
Je te marquai de mes rages, hélas trop brèves,  
Puisque tout disparut quand survint le réveil.

## HÉLÈNE

Toi ! Toi ! Castor, mon frère ! O Dieux !



CASTOR

Je te désire

Sans hésiter, violemment et tout à coup ;  
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire  
Ce qu'il ne pense pas quand son cœur est jaloux ;  
J'aime, je hais avec fureur, avec rancune,  
Et je passe, en criant vers ton cœur effaré  
Qu'il sera libre un jour et suivra ma fortune :

HÉLÈNE

Jamais !

CASTOR

(en s'en allant)

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

SCÈNE III

HÉLÈNE ET ÉLECTRE

HÉLÈNE

O la honte à nouveau couvrant ma destinée



Comme une sombre écume envahissant la mer !  
O Dieux ! Vers quels dangers suis-je encor entraînée  
Et pour quelles amours est donc faite ma chair !  
J'étais pourtant rentrée au pays des Atrides  
Serrant, contre mes seins, les plis de mon manteau.  
O ces désirs toujours rayonnants et torrides  
Et ces aveux pareils à des coups de couteau !

(à Électre qui s'avance)

Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine  
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène  
Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur  
Accable-moi des mots les plus durs pour mon cœur.

### ÉLECTRE

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent  
Et je me sens vaincue en m'approchant de toi.

### HÉLÈNE

J'ai dévasté ta vie avec mes mains hagardes  
Comme pour lui ravir la candeur et la foi.



Je suis celle qui traîne après elle, les crimes  
 Les attentats soudains, les lentes trahisons.  
 Je suis toute ta nuit et toute ta ruine  
 Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison ;  
 Et je règne, impunie et je marche, et j'existe.  
 Sans moi, sans moi, ta mère eût repoussé Égisthe  
 Agamemnon vivrait, à Mycènes, en roi ;  
 Oreste errant serait resté auprès de toi  
 Je suis toute ta mort.

## ÉLECTRE

Tu es toute ma vie  
 Je ne me souviens plus de ce que fut jadis  
 La vengeance, l'orgueil, la colère, l'envie  
 Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime et te le dis.

## HÉLÈNE

(épouvantée)

Encor ! Encor !

## ÉLECTRE

Combien mon être a faim de toi !



Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix  
Même quand elle blâme et peut-être repousse !

## HÉLÈNE

Va-t'en, va-t'en !

## ÉLECTRE

Ah ! sa brûlure âpre mais douce !

Oh ! sa fièvre, sa crainte et sa belle fureur !

Oh ! l'orage béni dont elle émeut mon cœur

Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène!

Oh ! la brise qui souffle en cet instant : la plaine,

Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

## HÉLÈNE

Va-t'en !

Va-t'en, le ciel frémit d'horreur en t'écoutant !

## ÉLECTRE

Non ! non ! Le ciel ne connaît rien de nos querelles

Ses flammes sont des cœurs et ses grands vents des ailes



Qui se frôlent et s'exaltent à travers l'air ;  
Les fleurs larges sont des baisers faits chair,  
Tous les flots de la mer que l'orage secoue  
En un spasme cruel, s'enflent et s'entrenouent  
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cieux,  
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.

## HÉLÈNE

Oh ! l'horreur des retours dans la patrie !

## ÉLECTRE

Ecoute,

Tu es belle toujours, et je t'appartiens toute.  
Hier, je te haïssais encor, mais aujourd'hui  
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit  
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie  
Et celle qui accorde, et celle qu'on supplie,  
Et qui a trop souffert pour n'avoir pas pitié.

## HÉLÈNE

Malheureuse !



## ÉLECTRE

Je sens mon sort au tien lié.

Hélas ! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,  
Brusque, fatale, et sombre et seule sur la terre !  
Avec quel poids alourdissant de souvenirs  
Dois-je traîner ce corps brisé vers l'avenir.  
Avec quels yeux grandis par l'angoisse et la crainte  
Ai-je appris à souffrir dans Mycène et Tyrinthe  
Et qu'ai-je pu aimer sous l'or des vastes cieux  
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux !

## HÉLÈNE

O ! pauvre âme effrayante et jour à jour déçue  
Tout comme Hélène, hélas ! pourquoi fus-tu conçue ?

## ÉLECTRE

C'est mon destin, à moi, de ne sentir mon cœur  
Que comme un feu qui brûle et mord et dont j'ai peur.  
Oh ! ce pas saccadé des nocturnes Furies  
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et meurtrie



Et me foule, et m'entraîne et m'affole toujours !  
Et voici que je sens rugir en moi l'amour  
Et que je pleure et crie et que je meurs et t'aime.

## HÉLÈNE

Tu repousseras loin, bien loin, hors de toi-même  
Comme une meute ardente et sauvage de loups,  
Comme la peste et la mort, ces désirs fous  
Qui jusqu'au fond de nous, t'outragent et m'outragent.

## ÉLECTRE

Non ! non ! je ne puis plus, je ne puis plus ! Ma rage  
Passe, vole et bondit, plus loin que ma raison  
Je bois avec délice un étrange poison  
Qui coule et se répand en ma chair torturée :  
L'ombre circule en moi : je suis fille d'Atrée.  
Pour venir, sous tes yeux, te crier mes transports,  
J'ai rejeté ma honte et renié mes morts ;  
Je n'ai pas écouté ce qu'ils disaient sous terre.  
Hélas ! je foule aux pieds leur cendre solitaire



Et leur orgueil, et ma vengeance, et leur douleur ;  
Et me voici, soudain, qui me rue en ton cœur ;  
Prends et subjugue-moi, plains-moi et me pardonne  
L'austère Électre est défaillante et s'abandonne.

## HÉLÈNE

Jamais ! tant que les Dieux tiendront en mains mon sort  
Jamais, jamais tes mains n'effleureront mon corps !

(Électre s'éloigne et, brisée, s'affaisse  
sur le banc où Ménélas et Hélène se  
sont assis. Elle ne voit pas Pollux qui  
entre et Pollux ne l'aperçoit pas)

## SCÈNE IV

POLLUX, ÉLECTRE, HÉLÈNE

POLLUX

(à Hélène)

Je sais de quelle flamme effrayante, mon frère  
Brûle pour toi, ma sœur, et peut-être a-t-il dit,  
Méprisant à la fois ta gloire et ma colère,  
La rage et la fureur de ses transports maudits.



## ÉLECTRE

(surgissant)

Oh ! feux plus monstrueux que mes aveux funestes.

(à Hélène)

Était-ce donc pour eux que vous me repoussiez ?  
Et ne recherchez-vous que le crime et l'inceste  
Et les chocs des amours brutaux et meurtriers ?

## POLLUX

Électre !

## HÉLÈNE

(à Pollux)

Écoutez-la, écoutez-la, vous dis-je,  
Elle m'accable enfin, des mots que j'attendais.

## ÉLECTRE

Bras des hommes, étaux d'orgueil et de vertige  
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,  
Vœux des hommes, brasiers de crime et de folie,  
Gestes qui violez, souffles qui embrasez,



Spasmes qui jaillissez de nos chairs avilies  
Sous l'orage fougueux des dents et des baisers ;  
Et vous, mains des hommes dont nous sommes les proies  
Dans la guerre et le sang, le meurtre et la terreur  
Et qui n'avez brûlé les murailles de Troie  
Que pour que nos yeux nus en reflètent l'horreur ;  
Je vous hais, je vous hais, de m'avoir pris Hélène  
Et sa tendresse ardente et son puissant amour  
Et d'avoir fatigué de douleur et de haine,  
Ce cœur qui me repousse et que j'aime toujours.

(Elle quitte la scène, violemment)

### HÉLÈNE

Comprenez-vous, Pollux, ma détresse et ma crainte  
Et sous quel faix je vais rentrer en ma maison ;  
O vous, l'aîné des miens, dont les conseils sans feinte  
Affermissaient jadis ma naissante raison.  
Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoitent,  
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,  
La main que l'on me tend est attirante et moite  
Et l'on dirait que les lèvres du vent ont faim,



En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle.  
Quand la foule m'entoure ou me suit pas à pas  
Je n'ose prononcer les plus simples paroles  
De peur qu'un sourd désir n'y réponde tout bas.

## POLLUX

Que ton âme, ma sœur, est donc désemparée !

## HÉLÈNE

Dire que j'espérais revivre, ici, en paix  
En revenant vers toi, belle et douce contrée  
Grèce natale où tout mon cœur me précédait !  
N'étais-tu pas pour moi, la pure et calme enfance  
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil  
Ne me semblaient-ils point ligués pour ma défense  
Quand j'aurais eu besoin d'impérieux conseils.  
Mon âme était chantante en abordant tes rives,  
Mes pieds, mes mains, mon corps entier a tressailli  
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives  
De fleuves sinueux et de torrents jaillis.  
Je suis chez moi depuis un jour et les blocs tombent



Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.  
Oh ! qui me rendra Troie et la rouge hécatombe  
Des guerriers s'égorgeant en luttant dans la nuit ?  
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante  
Et le lit parfumé d'affolantes odeurs  
Où ma coupable chair passait indifférente  
Sans cris passionnés, mais du moins sans horreur ;  
Car c'est ici, dans ma patrie et dans ma race  
Par une vierge et par un frère, ici, chez eux,  
Que j'ai compris jusqu'où pouvaient aller l'audace  
Et le crime et l'effroi des amours monstrueux.

## POLLUX

Je vois, ma sœur, combien l'horreur et la surprise  
Ont dû mordre et troubler ton âme tour à tour ;  
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'autorise  
A demander chez moi et conseil et secours.  
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide ?

## HÉLÈNE

Oh ! qu'il ignore tout, même cet entretien :



Il se fait vieux ; il a souffert ; sa force cède ;  
Quand sa nef approcha des pays doriens  
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes  
Je me jurai de ne le plus troubler jamais.  
Je veux qu'un amour sûr désormais l'accompagne  
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.  
C'est vers vous que s'en vient, dans sa détresse, Hélène,  
Vous qui m'avez connue et qui ne m'aimez pas.

## POLLUX

Certes, j'ai mes desseins : je sais quel chemin mène  
Jusques au but marqué vers où tendent mes pas ;  
Néanmoins, ne crois pas que mon âme soit morte ;  
Je ne puis regarder en silence tes yeux ;  
Mais j'ai la volonté si allègrement forte  
Que tout mon cœur se tait, quand mon orgueil le veut.

## HÉLÈNE

J'ai confiance en vous ; d'ailleurs, en qui l'aurais-je ?  
En qui puis-je l'avoir si vous m'abandonnez,  
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et piège.



Je vivrai loin de vous, sans vous importuner  
Sachant que votre bras garde ma solitude ;  
J'ai trop d'orgueil encor pour me plaindre toujours  
Et vous ne saurez pas ma sombre lassitude  
D'avoir ployé, depuis vingt ans, sous tant d'amour.

## SCÈNE V

NOTABLES, POLLUX, MÉNÉLAS, CASTOR

A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui parlant,  
s'avance en tumulte sur la scène. Ils sortent de la salle  
de l'assemblée.

## UN NOTABLE

(à Ménélas)

Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère  
Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.

## UN AUTRE

Il était comme en proie aux démentes colères  
Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.



## UN AUTRE

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée  
Avaient honte de tant d'excès !

## POLLUX

(au Notable)

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

## LE NOTABLE

(à Pollux)

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée :  
Ses cris soudains, ses cris rauques, hargneux et vils...

## MÉNÉLAS

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme  
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur  
Soient ravagés, par sa folie et par les flammes  
Qu'il recérait, comme un brasier, au fond du cœur.

## POLLUX

O roi, votre bonté passe votre justice ;



Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus  
Où j'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

## MÉNÉLAS

Il est frère d'Hélène et frère de Pollux.

## POLLUX

Certes, Lédà nous enfanta tous trois et celle  
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.  
Mais seuls Hélène et moi, fûmes conçus sous l'aile  
Du cygne éblouissant et pur qui descendit  
Du mont Olympe, un jour, pour féconder ma mère;  
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir  
D'être toujours d'un zèle et d'un esprit sincères.  
Il m'aida à régner, il m'aide à obéir.

## CASTOR

(Il paraît à son tour)

(Il passe dans le fond de la scène entouré  
de quelques partisans)

Ne les écoutez pas ; ils mentent tous, Hélène.



Moi seul je sais ce que je dis, ce que je fais ;  
Je ne suis qu'un dompteur de chevaux dans les plaines  
Mais mon cœur est trop fier pour qu'il flatte jamais.

## POLLUX

Castor ! Castor !

## CASTOR

Je vous laisse ce soin, mon frère  
Vous prodiguez les mots et les discours mielleux  
Et j'accours dénoncer votre adresse à forfaire  
Lorsque l'heure est propice et que les rois sont vieux.

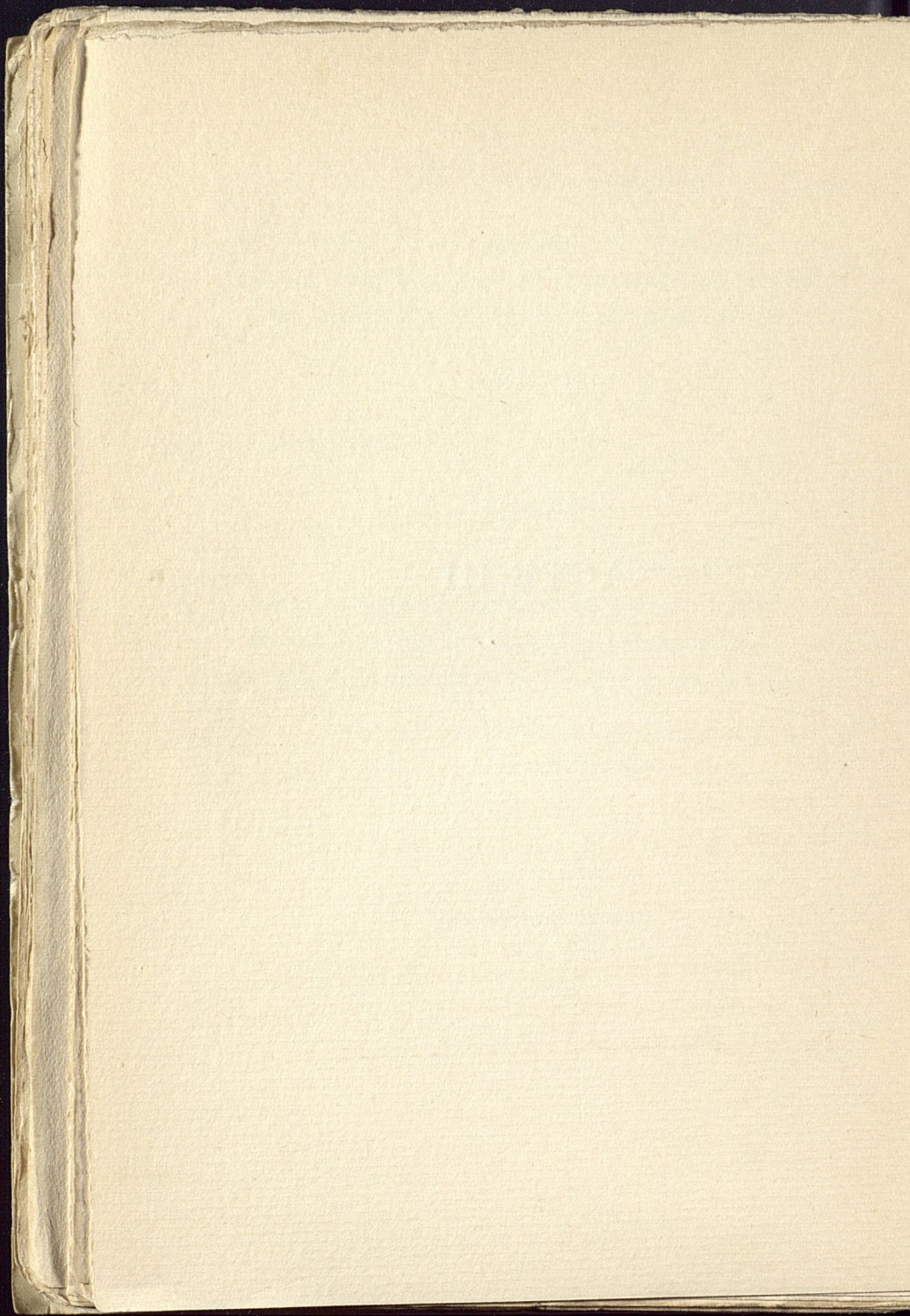
(Il quitte la scène violemment — ses  
partisans l'entraînent.)

LE RIDEAU TOMBE



ACTE III







## ACTE III

### SCÈNE PREMIÈRE

ÉLECTRE, MÉNÉLAS, POLLUX

#### ÉLECTRE

Et maintenant que vous savez tout comme moi,  
Quels souvenirs brûlants me frôlent de leur flamme  
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi  
Et quels feux de folie enveloppent mon âme ?

#### MÉNÉLAS

Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours  
Le meurtre est proche, hélas, quand un Atride passe  
Par le chemin torride et noir de ses amours.



Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonaces  
Qui divisent le cours des tempêtes en mer.  
Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre  
N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.  
Tu étais jeune, alors ; tu ne dus rien comprendre  
A ces meurtres brutaux ensanglantant la nuit  
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière  
Ton cœur ignore tout...

## ÉLECTRE

Hélas ! il a compris ;  
Il sait que l'amour tue et ravage la terre  
Comme un fléau soudain, et que rien n'est plus fort  
Sous les cieux embrasés de volontés mauvaises  
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort ;  
Et puis, il sait aussi que les destins se plaisent  
En ces jours d'infortune à se jouer des rois  
Et que mentent les mots sur les lèvres humaines  
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois  
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.  
Mon cœur recèle en soi de violents secrets.



## MÉNÉLAS

Les gestes de Castor ne peuvent point atteindre  
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix ;  
J'ai trop connu l'excès dans les périls, pour craindre  
Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui  
Qui se laisse emporter par des colères vaines.  
Je ne veux point qu'il trouble un instant mon esprit  
Ni que le soupçon naisse en mon âme sereine ;  
Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,  
Goûté tant de bonheur qu'en ces heures profondes  
Où j'ai pu m'assurer du régressif amour  
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.  
Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle endort,  
Au fond des cœurs calmés les soucis infertiles  
Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,  
Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

## ÉLECTRE

Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez...



## MÉNÉLAS

(indulgent)

Tais-toi !

D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.  
Il surveille son frère, et sert dûment son roi.  
As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre,  
Mon souverain pouvoir que Castor outrageait ?  
Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre.  
Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais  
Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître....  
Il pourra commander, puisqu'il sut obéir,  
Puisque son cœur est clair et son âme loyale.  
Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir  
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

## ÉLECTRE

Castor n'est violent, ni farouche à demi  
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

## MÉNÉLAS

Pollux le contiendra, s'il est mon ennemi.



ÉLECTRE

O cœur trop indulgent qui ignorez la haine !  
O confiance aveugle et insensée....

MÉNÉLAS

(souriant)

Enfant...

Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,  
Et les brises de mer dans le jour étouffant ;  
Veux-tu, comme autrefois, gagner le coteau sombre  
Où je te menais voir se diviser au loin  
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Tyrinthe ?  
Tu pourras m'y redire encor ce qui te point,  
Et je pourrai sourire en écoutant tes craintes

(A Pollux qui paraît)

Nous accompagnez-vous, Pollux, dans la forêt ?

POLLUX

Je viens dire aux bergers que demain, ils ramènent  
Béliers, agneaux, brebis, des prés vers les marais



Et qu'ils tondent, à l'aube, et qu'ils sèchent les laines,  
Et qu'ils parquent les boucs, avant le soir, là-bas.

## MÉNÉLAS

Adieu !

(Il prend avec Électre le chemin qui  
conduit vers la montagne)

## SCÈNE II

POLLUX ET CASTOR

POLLUX

Je te cherchais.

CASTOR

Je ne te cherchais guère,  
Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.

POLLUX

Je sais que mes conseils excitent ta colère  
Et que tu hais, en moi, celui qui sert le roi.



## CASTOR

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possède et garde  
Impunément, ici, dans son lit, sous son toit,  
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.  
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu ;  
Je me vois emporté par ma fièvre et ma rage,  
Par les bonds de mon cœur, par les cris de mes vœux,  
Comme par un terrible et despotique orage.  
Je suis hanté. Hélène est là, ici, partout,  
Je dévore sa chair en mes rêves voraces  
J'assiège ses flancs nus avec mes désirs fous...  
Et Ménélas me raille, et m'a volé ma place.  
J'ai mes desseins. Je sais qu'il est là-haut. J'y vais.

## POLLUX

(railleur)

Je n'ai même pas dû lui indiquer la route.



## SCÈNE III

POLLUX, LES BERGERS, HÉLÈNE, LA FOULE

## POLLUX

(au chef des bergers qui survient. Les autres suivent)

Berger, tu mèneras demain vers le marais  
Où l'herbe neuve et compacte se broute  
Tout le troupeau  
Tant les agneaux parqués que les chèvres nomades.  
Et maintenant, pour changer de propos,  
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,  
Du triomphal retour de Ménélas.

## LE BERGER

Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.  
Je sais des gens qui ont baisé la cendre vaine  
Où se posaient ses pas.  
Le roi est vieux ; il est au bout de sa carrière ;  
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,



Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère  
Bien qu'on n'en dise rien.

(Un silence. — Pollux semble écouter.  
— Le berger veut se retirer)

Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.

## POLLUX

Non, non, j'ai le désir de m'attarder, ici.

Dis-moi, j'aime à connaître

(il écoute et parle distraitement)

Si le bonheur te gare des soucis

Et si les tiens

Soignent ta maisonnée

Et augmentent par leurs travaux, ton bien,

De saison en saison, et d'année en année ?

(Il écoute)

Dis, me vois-tu, à cette heure, droit devant toi

Plaçant et déplaçant ma main sur ton épaule

Et m'éloignant de toi et saisissant ta gaule

Et la ployant et te parlant avec ma voix ?



Berger, regarde bien ; berger, qu'il te souviene  
Que Pollux est fidèle aux coutumes anciennes,  
Qu'il t'interroge et qu'il ne veut rien négliger  
De ce qui touche à l'intérêt de ses bergers.

## LE BERGER

Seigneur, tant de sollicitude...

## POLLUX

(interrompant, févèreux un peu)

Les temps sont durs, la vie est rude  
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux  
Ne déjouent point toujours la perfidie  
Tortueuse des maladies.  
Quel est l'homme qui peut compter sur le repos  
Certain, profond, placide ?

## LE BERGER

Seigneur, quand vous régniez, on aimait à songer  
Que votre esprit fécond, souple et lucide  
Eloignait de nos murs l'angoisse et le danger ;  
Et l'on disait : " Un dieu bienveillant l'accompagne " .



(Un berger vient de paraître, descendant du sentier de la montagne du fond. Pollux s'est levé et regarde anxieusement. Le berger crie en l'apercevant:)

On a tué le roi, là-haut, dans la montagne !

(Etonnement. On va vers lui, on l'entoure, on l'interroge)

POLLUX

Qui ?

UN BERGER

Quoi ?

LE BERGER

(descendu de la montagne)

Castor !

LA FOULE

O Ménélas !



## UN BERGER

Le Roi !

(Tumulte — Hélène angoissée et sortant du palais, appuyée, fléchissante, au péristyle)

## HÉLÈNE

Quoi ? quoi !

Ces foules, ces appels, ces pleurs, ces cris... le Roi !  
Dites, vous qui savez, dites... dites... mon frère ?

## POLLUX

Hélas ! combien, ma sœur, le sort nous est contraire  
Et quel terrible deuil se répand sur Hellas !

## HÉLÈNE

Mort ?

## POLLUX

Castor, notre frère, a tué Ménélas.



## HÉLÈNE

Dieux ! Dieux !

## POLLUX

O la sanglante et terrible surprise !  
Et comme en nos deux cœurs frappés, tous liens se brisent  
Qui rattachaient notre âme à cet homme dément.  
Je punirai ce crime avec acharnement ;  
J'en montrerai la rouge et noire forfaiture ;  
Je ferai taire en moi les cris de la nature.

## HÉLÈNE

Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort !

LE BERGER qui annonça,

Quand je suis accouru, on ramenait son corps  
Du côté des vergers vers sa haute demeure ;  
Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.  
Son visage était calme, et ses yeux refermés.



## HÉLÈNE

O pauvre roi que je n'ai point assez aimé !

(Hélène gagne le palais, soutenue et  
accablée)

## POLLUX

(au berger)

Électre accompagnait Ménélas. Que fit-elle ?

## LE BERGER

Je l'ai vue étancher la blessure mortelle ;  
Une fixe lueur brillait dans ses yeux fous :  
Elle rampait autour du corps, sur ses genoux  
Et sa plainte courait et s'exaltait dans l'ombre.  
Soudain, elle a gagné, là-bas, les grands bois sombres  
Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.

## POLLUX

Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs ;  
Qu'on pleure abondamment une telle victime



Et que Sparte rejette avec horreur ce crime  
D'un homme aveugle et dangereux que je bannis.

(La foule grossit, notables, laboureurs,  
femmes, enfants, mais sans bruit)

Tu n'as pu savourer, roi Ménélas, les fruits  
Dont la paix diligente et ma loyauté franche  
Avait chargé dans ton pays toutes les branches.  
Tu étais juste et calme et sage, et ton renom  
Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.  
Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance  
Marchait d'accord, toujours, avec ta bienfaisance !  
Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil  
Ne voulant rien, sinon qu'on oubliât les deuils  
Et la multiple horreur des lointaines tueries  
Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.  
Ta voix, pour te venger, en mon cœur retentit.

(Soudain, en ce remous, un second ber-  
ger dévale de la montagne et crie à  
Pollux :)

### LE BERGER

O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit !



Électre, qui suivait votre frère en sa course,  
Tandis qu'il s'arrêtait pour boire aux creux des sources  
L'a frappé d'un coup sûr, et l'a tué.

## POLLUX

Enfin !

Elle nous venge tous. Elle a compris soudain  
En son âme superbe, ardente et meurtrière  
Que je ne pouvais pas, moi-même, tuer un frère,  
Elle a compris, vous dis-je, et frappé en mon nom

(S'en allant vers Hélène)

Et ma sœur qui l'ignore, et pleure en sa maison.

## SCÈNE IV

NOTABLES, LA FOULE, POLLUX

## UN NOTABLE

Voici Sparte qui se lamente encore,  
Après avoir souri à peine un jour,



## LE BERGER

(continuant son récit)

Castor fuyait par le hallier sonore  
De détour en détour ;  
L'eau le tenta ; la fièvre  
Brûlait ses lèvres ;  
Il se pencha, il se mit à genoux  
Sur la terre dure ;  
Quand tout à coup  
Avant même qu'il n'eût puisé l'eau pure,  
Le couteau se planta dans son dos, largement.  
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante.  
Son corps tombé resta sans mouvement  
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférente,  
L'étrange Électre regardait.

## UN NOTABLE

Les Dieux se sont servis de son audace  
Et de son cœur trop prompt à punir un forfait.

## LE BERGER

Aucun trouble secret ne contractait sa face



Et son calme semblait à nous tous effrayant.

(Un repos)

Alors deux bûcherons qui rentraient à cette heure  
Ont enlevé le corps béant,  
Et l'ont couché dans leur demeure ;  
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.

#### UN NOTABLE

Le roi ne comptait plus sur une ample carrière ;  
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Eurotas  
Nourrissaient de vaillance et de force guerrière !

#### SIMONIDE

Et maintenant que Ménélas n'est plus,  
Qu'Oreste a fui et que Pyrrhus charme Hermione.  
Qui donc tiendra en son pouvoir Lacédémone ?

(Cris nombreux)

Pollux, Pollux, Pollux ! Assurément, Pollux !



## SIMONIDE

(poursuivant)

Je reconnais qu'il fut assez longtemps un maître  
Que Sparte a proclamé fidèle, habile et droit ;  
Que son règne fini, il a su se soumettre  
Sans révolte, comme il convient, à l'ancien roi,  
Qui revenait d'Asie et rapportait la gloire.  
Je sais qu'il aime Zeus et vénère Pallas,  
Qu'il est de conseil souple et d'aide méritoire  
Mais Castor est son frère et tua Ménélas.

## UN BERGER

Pollux jouit ici de l'estime unanime.

## SIMONIDE

Qu'importe ! il est du même sang que l'assassin  
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.  
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins  
Et s'il prenait Castor pour dupe ou pour complice.

## TOUS LES BERGERS

Fourbe ! traître ! Il calomnie ! il ment ! il ment !



## SIMONIDE

Ne vous emportez pas : je parle sans malice,  
Mais je pense et je parle avec discernement.

## UN BERGER

Vous détestez en nous, ceux que Pollux protège.

## UN VIGNERON

Vous voulez ranimer les querelles des bourgs.

## UN AUTRE

Vos mots cachent sous eux et l'embûche et le piège  
Et le ressentiment se glisse en vos discours.

UN NOTABLE, ami des bergers

(à Simonide)

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines ;  
A soupçonner Pollux, alors qu'il est absent  
Et console, dans ce palais en deuil, Hélène.



EUPHORAS

Dussé-je à mon tour vous paraître offensant  
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue  
Que le meurtre se lève et rôde parmi nous.

DE TOUTES PARTS

Impie ! impie ! impie !

EUPHORAS

(continuant)

Et que rien n'atténue,  
Pas même de la voir pleurer sur son époux,  
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.

UN BERGER

Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté  
Par tous et que sa femme et ses enfants partent  
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.

UN JEUNE HOMME

Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie ;



Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil  
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

## EUPHORAS

Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil.

## TOUS

Lâcheté ! lâcheté !

## EUPHORAS

Redoutez les familles  
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le tronc,  
Et Pollux et Castor les sauvages ramilles.

## UN BERGER

Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront !

## SIMONIDE

(appuyant Euphoras)

Euphoras a raison ; il devine dans l'ombre  
Mille desseins cachés que vous ne voyez pas.



UN BERGER

Nous voyons mieux que lui et nous sommes le nombre  
Et la ville, c'est nous !

SIMONIDE

Vous n'êtes que ses bras !

UN BERGER

(le poing tendu vers Simonide)

Que votre langue sèche et meure en votre bouche !

UN JEUNE HOMME

(même geste que le berger)

Que la foudre ravage et brûle votre toit !

UN AUTRE

(même geste)

Que plus aucun de nous, avec vous, ne s'abouche.

(Gros tumulte. Pollux sort du palais et  
s'arrête sur la terrasse. Quelques-uns



se précipitent vers lui et un berger,  
le désignant, crie à tous)

## LE BERGER

Voici Pollux qui sera maître et sera roi !

## POLLUX

(après un grand silence ; il s'adresse  
surtout à ceux qui l'ont combattu  
et forment un petit groupe à gauche  
du théâtre)

J'ai entendu gronder vos querelles fatales  
Et voulu que ma sœur ne les entendît pas :  
Elle est seule, à présent, et pleure Ménélas  
Loin de tout bruit, là-bas, au fond de la grand'salle.  
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière  
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout  
Ceux dont on dit : " Ils sont riches, puissants, jaloux  
Des troupeaux de leurs prés et des fruits de leurs terres "  
Vos cris pourraient passer, sans émouvoir ma voix.  
Mais vous, dont le discours vers le blâme dévie  
Dites, quelqu'un a-t-il mieux employé sa vie



Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi ?  
J'appris, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne ;  
Je vous aidai par mes conseils et mes deniers  
A défricher le champ propice aux citronniers  
Au long de l'Eurotas et de ses bords insignes.  
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout, autour des clos, s'épand l'eau salubre  
La fortune est à vous, féconde et tributaire  
Et Sparte — un bourg jadis — est, aujourd'hui, cité.  
Soyez ingrats, qu'importe ! Elle est à moi, la joie  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir,  
Afin d'être plus prompt encore à vous servir,  
Même vous, dont la haine en cet instant tournoie  
Autour de mon front calme et de mes yeux sereins.

## SIMONIDE

Nul ne vous hait.

## UN BERGER

(au notable)

Alors, pourquoi l'amer reproche  
Surgissait-il et volait-il de proche en proche ?



## UN BERGER

(au berger)

Laissez parler Pollux, il apaise et convainc.

## EUPHORAS

Qu'il se défende !

## POLLUX

Hélas ! je n'y suis point habile...

Mais si parmi nous tous, était présent, Nestor,  
Certes, son esprit clair et sa langue mobile  
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or  
Où je partis, poussé par lui, vers la Colchide.  
J'étais tout jeune, et sur la nef Argo, longtemps,  
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon guide.  
J'appris alors son souple et net enseignement,  
Son zèle sans répit, et sa force sans haine,  
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,  
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène  
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son cœur.



## EUPHORAS

Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.

## POLLUX

Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt  
Que sans elle, la gloire et ses ailes fougueuses  
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.  
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes  
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.

(Un silence)

Amis, rappelez-vous, qu'à Troie, au long des portes,  
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés  
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,  
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,  
Disaient: "Que nous importent et la mort et la guerre,  
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd  
Et le fracas entre eux des chars et des armes,  
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu  
Que la femme qui met en nos cœurs tant d'alarmes" ?  
Ils raisonnaient ainsi, et c'étaient des vaincus !



Et ma sœur s'en allait sans ouïr leur louange,  
Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.

(Personne plus ne parle. Pollux continue)

Mais je veux oublier vos paroles étranges  
Et ne voir en vos cœurs qu'un émoi passager.

(Tous l'acclament)

Sparte doit ressurgir plus haute de l'Épreuve  
Et du deuil où la plonge, hélas ! la mort du roi.  
Hélène est plus sacrée encor, puisqu'elle est veuve  
Et que de tous les siens, il ne reste que moi.  
Le meurtre s'est rué sur le meilleur des hommes  
Mais après les honneurs rendus à son trépas  
Vous vous direz que c'est ma sœur et moi qui sommes,  
Qui sommes seuls, ce qui reste de Ménélas.

(Une pause)

Et maintenant, je sais qu'un mot eût pu suffire  
Pour nous mettre soudain, comme autrefois, d'accord.  
Je dirai donc que Zeus, — mais pourquoi vous le dire —  
Que Zeus, mon père, a dès longtemps fixé mon sort,

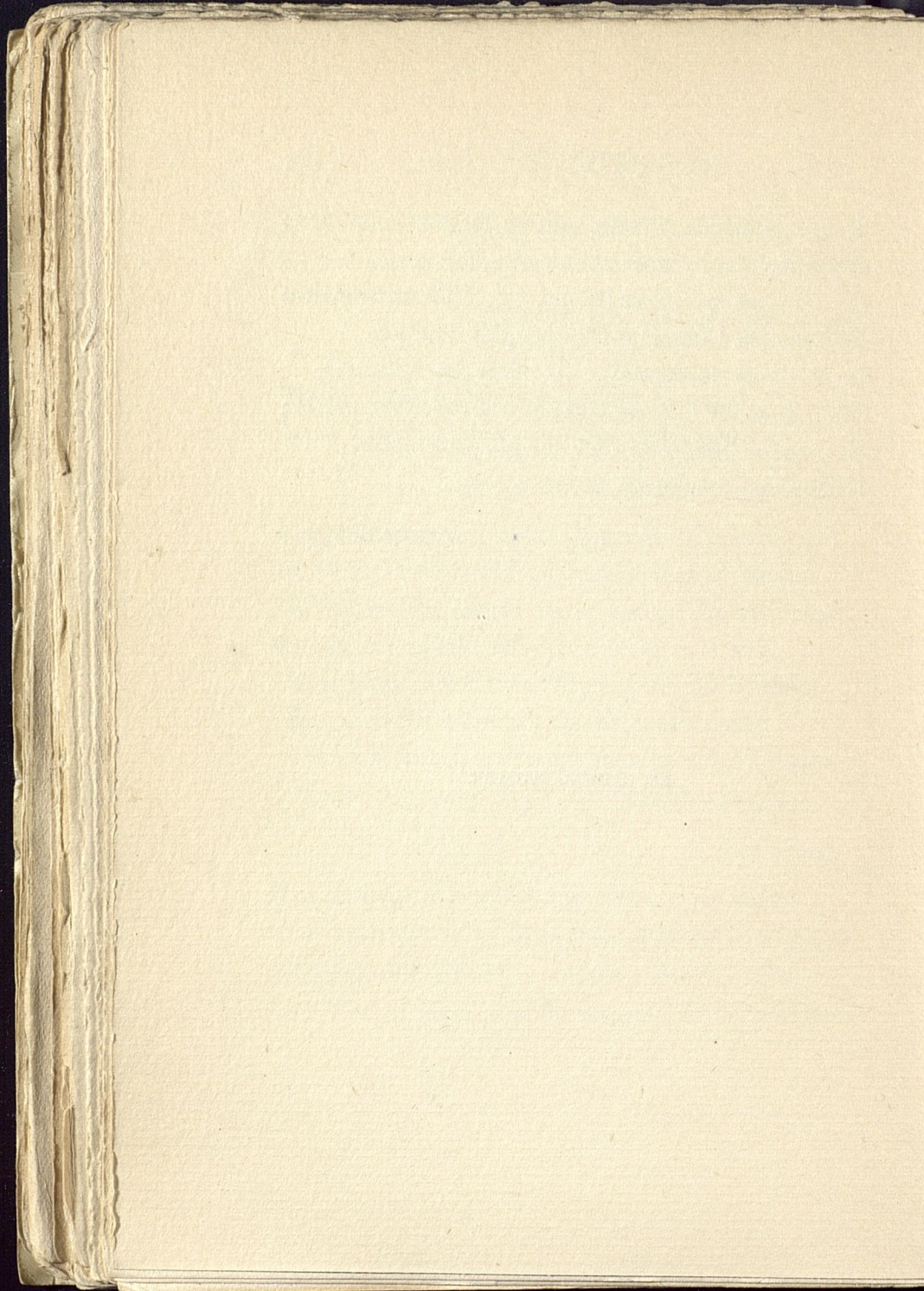


Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être ;  
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.  
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit : " Tu seras maître  
Et règneras dûment sur les peuples domptés. "  
Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,  
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis ;  
Et puisque j'obéis au Ciel, malgré moi-même,  
En me proclamant roi, obéissez aussi.

(Acclamations)

LE RIDEAU TOMBE

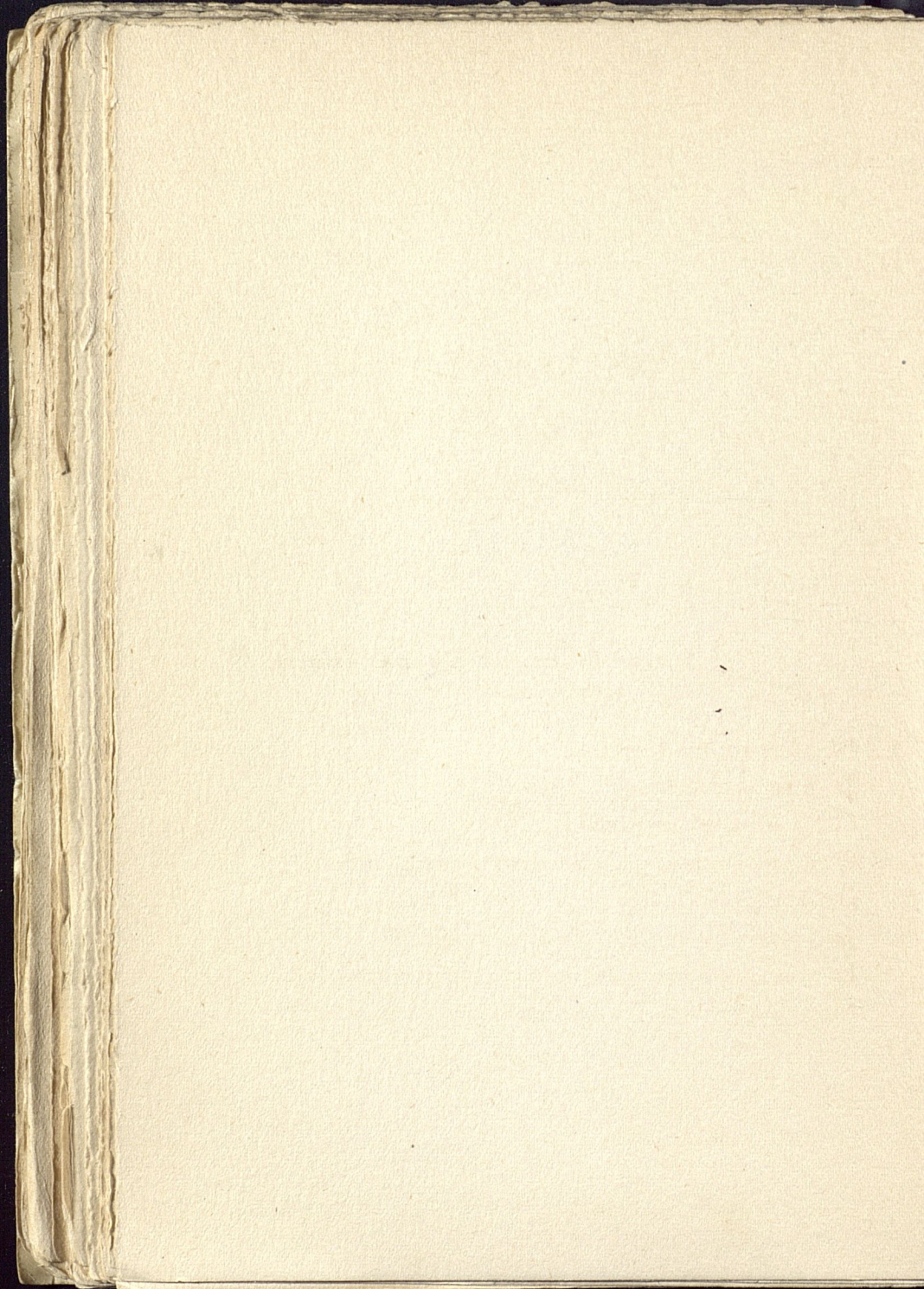






ACTE IV







## ACTE IV

### SCÈNE PREMIÈRE

#### HÉLÈNE

(sur le banc où elle était assise au  
premier acte)

Mes larmes, les dernières,

Je te les donne à toi,

O Ménélas, époux et roi

Qu'à cette heure, recouvre et consume la terre !

O Ménélas, époux et roi

Je répands sur ta mort ma douleur solitaire

Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.

Mon cœur, il s'est usé sur les routes du monde,



Ma chair est devenue errante et inféconde,  
Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,  
Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.  
Mes larmes, les dernières,  
Je te les donne à toi !  
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit  
Dans le silence uni des heures monotones,  
J'aurais penché sur ton hiver, mes fleurs d'automne  
Et simplement, j'aurais aimé subir ta loi.  
O Ménélas, époux et roi !  
Me voici seule et pauvre, au seuil de ta demeure  
Où hier, ton cœur parla pour la dernière fois.  
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurent,  
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.  
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre ;  
O Ménélas, époux et roi,  
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire  
Reçois ici, reçois  
Mes larmes, les dernières !



## SCÈNE II

POLLUX ET HÉLÈNE

POLLUX

Je t'apporte, ma sœur, la joie et la victoire ;  
Ton deuil va s'absorber dans les feux de ma gloire ;  
Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour  
Et le peuple qu'on guide et qui sait, tour à tour  
A chacun de ses rois que les destins désignent  
Donner sa confiance et son amour insignes,  
Te maintient sur le trône, et m'y range avec toi :  
Tu demeures la reine, et je deviens le roi.  
Ce pays où sont nés notre mère et Tyndare,  
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare  
Et si les dieux, un jour, veulent, superbement,  
Que nous brûlions, tels deux astres au firmament  
Préparons-nous, tous deux en dominant la terre,  
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

HÉLÈNE

O Ménélas ! ton nom est oublié déjà !



## POLLUX

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là  
Magnifique, soudaine, impatiente et belle ;  
Elle te fut, jusqu'aujourd'hui, rude et rebelle,  
Mais pour tout l'avenir, je te la dompterais...

## HÉLÈNE

Trop tard, trop tard !

## POLLUX

Non, non, il n'est trop tard jamais,  
La fortune se lève et suit mon char qui passe  
N'importe en quels chemins du frémissant espace :  
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair  
Réelle, et prennent corps et se meuvent dans l'air.  
Je viens, et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes  
Que je les voile ou non, réussissent quand même ;  
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,  
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.



HÉLÈNE

O la folie humaine !

POLLUX

O la puissance vraie !

L'orgueil est le froment ; le désespoir, l'ivraie ;  
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend  
Les yeux conquis, les bras levés, le cœur battant,  
Les pères et les fils, les filles et les mères  
Jettent vers toi leurs cris, leurs vœux et leurs prières ;  
Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.  
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,  
Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme ;  
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

HÉLÈNE

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connu ?

POLLUX

La terre entière exulte et baise tes pieds nus



Avec la bouche en feu de ses foudres ardentes ;  
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes  
Renaiss : l'heure est unique et je me sens au cœur  
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur  
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.  
Je tiens le sort en main : je suis maître et je règne.

## HELÈNE

Et que m'importe, à moi, que tu règues ou non  
Sur ce pays funeste et désormais sans nom  
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes  
En vain déborderaient pour effacer ses crimes.  
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,  
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien ;  
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme ;  
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme  
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

## POLLUX

Tu mérites, ma sœur, ta peine et tes revers.  
Quand hier, tu m'implorais et que tremblait ton âme



Au bondissant assaut de deux amours infâmes,  
Je surprénais en toi, debout, malgré les deuils,  
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil  
Et je te promettais mon secours et mon aide ;  
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,  
Tu ne demandes plus mon fraternel appui ;  
Tu vas comme une aveugle au-devant de ta nuit ;  
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine ;  
Ta beauté se prépare à n'être que ruine ;  
Et tout cela t'arrive, et tout cela se fait  
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimas jamais.

## HÉLÈNE

L'aimer ! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.  
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie  
Encor, et que jamais je n'avais découverts  
Aux replis de ce cœur que foula l'univers,  
Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.  
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,  
A me sentir, le soir, assise auprès de lui.  
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,



Et certes, il me sentait tout entière fidèle  
Tant ma main était calme et presque maternelle.

## POLLUX

Adieu ! tu es vaincue et je ne tente plus  
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu ;  
Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène,  
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine  
De la mienne, trop belle, et qui court le danger  
En s'attardant ici, de choir ou de changer :  
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.  
Dans l'orage et le vent, la pourpre s'effiloche :  
J'ai peur de ta présence. Adieu ! Adieu !

## HÉLÈNE

Va !

..



SCÈNE III

ÉLECTRE ET HÉLÈNE

ÉLECTRE

(qui débouche sur la scène lentement  
et comme lassée)

HÉLÈNE

Toi !

ÉLECTRE

J'erre, depuis hier soir, seule, dans l'ombre blême  
A travers la forêt, par des chemins étroits ;  
Je ne retrouve plus, dans le fond de moi-même  
Ce cœur sauvage et noir qui vers la mort hurlait ;  
Je sens tomber enfin ma haine héréditaire  
Et sur mon front, passer quelques heures de paix.

HÉLÈNE

Tu vengeas mon époux en immolant mon frère.  
Tu ne tuas l'un d'eux, hélas ! que pour calmer,



Que pour noyer dans le sang frais de ta victime  
La jalouse fureur qui te porte à m'aimer ;  
Tu es en même temps la justice et le crime  
Comme l'étaient, les tiens, à Mycènes, jadis.

## ÉLECTRE

C'est Ménélas, Ménélas seul que vos yeux pleurent,  
Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis  
Que les désirs montaient vers vous dans sa demeure  
Et que, traîtreusement, sa mort se préparait.  
O roi ! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide,  
On t'a frappé, sous mes regards, dans la forêt,  
Sous mes regards à moi, ta nièce, une Atride....  
Et tu t'es affaissé entre mes tristes bras,  
D'un coup, la bouche close et morne et sans paroles.  
C'est toi qui vers Castor as dirigé mes pas,  
Quand la brusque vengeance emplit ma tête folle,  
Qui m'as armée et soutenue — ô grand vieillard !  
O cœur fait de bonté, de paix et de sagesse —  
Et qu'on assassinait lâchement, à l'écart,  
Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse.



(A Hélène directement)

Qu'auriez-vous fait ?

HÉLÈNE

Hélas !

ÉLECTRE

Son sang coula sur moi,  
Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure ;  
Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix  
Crier ma plainte aux Dieux sous la sombre ramure.  
Hélas ! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous  
Ou que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage  
Avant que Ménélas, mon roi et votre époux  
Eût raidi dans la mort les traits de son visage.  
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.  
J'aurais voulu donner et ma vie, et mon âme,  
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir,  
Mais je n'avais, hélas, que mon souffle de femme  
Qui n'a pu réchauffer son grand torse fendu.



## HÉLÈNE

O douleur qui ravage ! O vengeance qui brûle !

## ÉLECTRE

Depuis que j'ai frappé mon cœur s'est détendu  
Et le calme est tombé avec le crépuscule  
Comme un large repos sur mon être éperdu.  
J'ai vu la vaste nuit dont les astres fourmillent  
Sans peur, darder vers moi ses regards acérés,  
J'ai songé au destin de ma rouge famille  
Et lasse, avec bonheur, j'ai longuement pleuré.  
Tant de forfaits ! tant de bourreaux ! tant de victimes !  
Tant de sang répandu à travers les chemins  
Et le plus ancien meurtre et le dernier des crimes  
Qui semblaient réunis, à cette heure, en ma main ;  
Et ma vague raison, et mon esprit nocturne  
Flottaient sur tant d'horreur et ne comprenaient pas,  
Et toujours mes longs pleurs, comme échappés d'une urne  
S'écoulaient de mes yeux et tombaient sur mes pas.

(Elle s'est assise, Hélène s'est placée  
auprès d'elle)



## HÉLÈNE

Hélas ! mon âme aussi est trouble et indécise ;  
Moi, j'ai subi le mal, comme toi, tu l'as fait ;  
Et néanmoins, je reste à tes côtés, assise  
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait.  
O ces flux et reflux de maux qui nous submergent,  
O l'air de ces temps noirs brûlant comme un venin !  
Oh ! tout ce sang versé sous tes regards de vierge  
Pour qu'à leur tour, s'y habituent tes pauvres mains.  
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres,  
L'une vers l'autre, et, lentement, nous confondons,  
Nos détresses, nos cris, et nos pensées funèbres  
N'osant nous dire encor que nous nous pardonnons.  
Je t'ai connue enfant, chez ma sœur, ta mère,  
Tes yeux tristes luisaient sous ton grand front pâli.  
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes chimères  
On t'apporta chez moi pour dormir en mon lit,  
Je pris tes mains, je caressai ta chevelure,  
Et tu t'es endormie en écoutant ma voix,  
Comme un beau fruit d'été, sous la ramure obscure.

(Depuis quelques instant, Hélène,



comme sans le savoir, a caressé les  
cheveux d'Électre)

## ÉLECTRE

Prenez garde ! prends garde, Hélène, épargne-toi !  
La furie en mon cœur n'est jamais qu'endormie  
Oh ! tes mains sur mon front ! tes mains sur mes cheveux !  
Oh ! ton souffle soudain sur ma chair ennemie  
Et tes doigts, et tes bras, et ton corps, et tes yeux !

HÉLÈNE, qui s'est levée

Oh ! les bonds de ton cœur, à travers sa misère !

## ÉLECTRE

(égarée)

Hélène ! Hélène !

HÉLÈNE, qui s'est reprise

Éloigne-toi ! Séparons-nous !  
Le moindre instant de paix m'est refusé sur terre,  
Il n'est plus que la mort qui nous convienne à tous.



## ÉLECTRE

Hélène !

## HÉLÈNE

Hélas ! Je m'oubliais à être bonne  
Mais rien ne m'est permis, pas même le pardon !  
Tous les malheurs humains en mon être résonnent  
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond.  
O mon sort douloureux ! O ton âme effrénée !  
Séparons-nous sans pleurs, éloignons-nous sans bruit  
Et poursuivant toutes les deux nos destinées,  
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.

## SCÈNE IV

HÉLÈNE, ZEUS, DEUX BERGERS

Hélène gagne le haut de la terrasse.  
Électre n'osant la suivre, continue à  
errer en silence autour de la demeure  
de Ménélas et finit par disparaître.

## HÉLÈNE

O nuit du calme empire où Diane, la chaste,



Pose ses pieds d'argent parmi les gazons froids ;  
Nuit de funèbre et pâle et glacial arroi  
Dont se parent l'azur des mers et des cieux vastes ;  
Nuit de silence clair et de ténèbres d'or ;  
Nuit de Dieux voyageurs qui allez d'astre en astre,  
Présider à leur chute et régler leur désastre,  
Mêlez mon deuil à leur ruine et à leur mort !

(A l'avant-plan, deux bergers se sont  
glissés et causent en désignant le  
bois sans voir d'abord Hélène.)

#### PREMIER BERGER

Je te dis que là-bas brillent des yeux sans nombre  
Et que bougent les pins et que vivent leurs ombres ;  
Si tu n'as vu les satyres viens donc les voir.

#### DEUXIÈME BERGER

J'ai peur.

#### PREMIER BERGER

Ne crains donc rien ; ils me connaissent ;



Avec le lait de mes chèvres je les engraisse  
Regarde : l'un d'entre eux s'accoude à l'abreuvoir  
Le bois entier remue et chante ; écoute, écoute.

## DEUXIÈME BERGER

(bruits dans le feuillage)

C'est le cahot d'un char, quelque part, sur la route.

## PREMIER BERGER

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler ;  
C'est à nous deux qu'il appartient de démêler  
Ce que, ce soir, les bois touffus disent aux plaines.

## UN SATYRE

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,  
Lourde d'amour souffert et de sanglots captifs,  
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs  
Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie ;  
La terre est molle et chaude et les antres feuillus



Tout s'efface dans l'ombre et la nature oublie,  
Et parmi nous, ton cœur ne se souviendra plus.

### DEUXIÈME BERGER

O prodige !

### PREMIER BERGER

Tais-toi !

(Hélène se penche du côté d'où vient  
le bruit)

### UN SATYRE

Nous sommes la démence  
Et l'étreinte du vent qui s'accouple au bois roux ;  
Velue est notre chair, et le désir immense  
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous ;  
L'herbe, le sol, le mont et les combes profondes  
Et les halliers troués de soudaines lueurs,  
C'est nous-mêmes quand nous aimons : notre sueur  
Lascive et bestiale est la sève du monde.



## HÉLÈNE

Dieux ! Dieux !

## PREMIER BERGER

Hé bien ?

## DEUXIÈME BERGER

J'entends confusément,  
Mais je ne comprends pas.

## PREMIER BERGER

Mais ils crient vers Hélène ;  
Les feuillages remuent tout au long de la plaine,  
Et l'air, lourd de parfums n'est que frémissement.  
Écoute encor. Je vois luire l'eau des rivières  
Là-bas, dans l'ombre, et les Naiades vont parler.

## UNE NIAIDE

Hélène, ô toi qui vis et respire sur terre,  
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,



Nos grottes de lumière et nos flots translucides  
Te feront un palais bougeant de joyaux clairs.  
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides  
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

## HÉLÈNE

Oh ! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre !  
O Dieux, qu'ai-je donc fait aux fleuves et aux bois  
Pour que l'eau sinueuse en ses brusques méandres  
M'angoisse tout à coup et se tende vers moi ?

## PREMIER BERGER

(il gagne, avec son compagnon, le fond  
de la scène)

Regarde au loin, là-bas, où s'incurve le stade :  
Des bacchantes en feu y courent sur les monts ;  
Ecoute, écoute encor.

## UNE BACCHANTE

Nous sommes les Thyades  
Et nos corps sont de flamme, Hélène, et nous t'aimons ;



L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle  
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.  
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,  
Quand ils te voient passer, leur songe et leurs secrets;  
Et les rocs et le sol et les broussailles mêmes  
Sentent courir en eux des frissons inconnus  
Et même le caillou s'émeut, tressaille et t'aime  
Quand ta marche l'effleure avec tes talons nus.

## HÉLÈNE

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître !  
Où désormais marcher, où désormais dormir,  
Où respirer encor sans que souffre mon être  
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir !  
Retirez-vous de moi, brises, souffles, haleines,  
Lèvres fraîches des eaux, feuilles des bois mouvants  
Aubes, midis, et soirs, et toi, lumière !

## UN SATYRE

Hélène !



## HÉLÈNE

Et toi, ombre des monts, et vous, gestes des vents,  
Et vous, regards aigus qui brillez dans les pierres.

## NAIADES

Hélène ! Hélène !

## HÉLÈNE

O misère de tout mon corps !  
O larmes de mes yeux dans la vaine poussière  
L'espace entier me tient et m'affole et me mord !

## UNE BACCHANTE

Hélène ! Hélène ! Hélène !

## HÉLÈNE

O l'impossible asile !  
La terre en mon tombeau ne sera-t-elle pas  
Celle qui recouvrant mon corps froid et docile  
Incendiera ma chair serrée entre ses bras ?



O Zeus ! roi de l'éther subtil, force du monde,  
Voici mes bras tendus vers toi, voici mes vœux :  
J'ai l'horreur de la terre effrayante et profonde,  
J'y crains encore l'amour et sa douleur en feu,  
Et puisque désormais, plus rien ne m'est refuge,  
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,  
Anéantis mon être entier, ô toi qui juges,  
Je repousse la mort et je veux le néant.

(Une grande lueur se fait, tombant des frises, au-devant de la scène, — les deux bergers revenus au milieu de la scène voient l'apparition de Zeus et lèvent vers elle leurs bras.)

ZEUS, invisible

Écoute, ô toi, qui fus pour les hommes, Hélène,  
Je me dévoile ici, moi Zeus, maître des Cieux ;  
Ton cœur ne sut dompter ni le deuil ni la peine,  
Bien qu'il connût l'amour, plus fort que tous les Dieux.  
Le noir néant que ton désir invoque et prie  
N'existe pas sous l'or tournant des firmaments,  
Tout s'épouse et s'épuise, et tout se déparie,



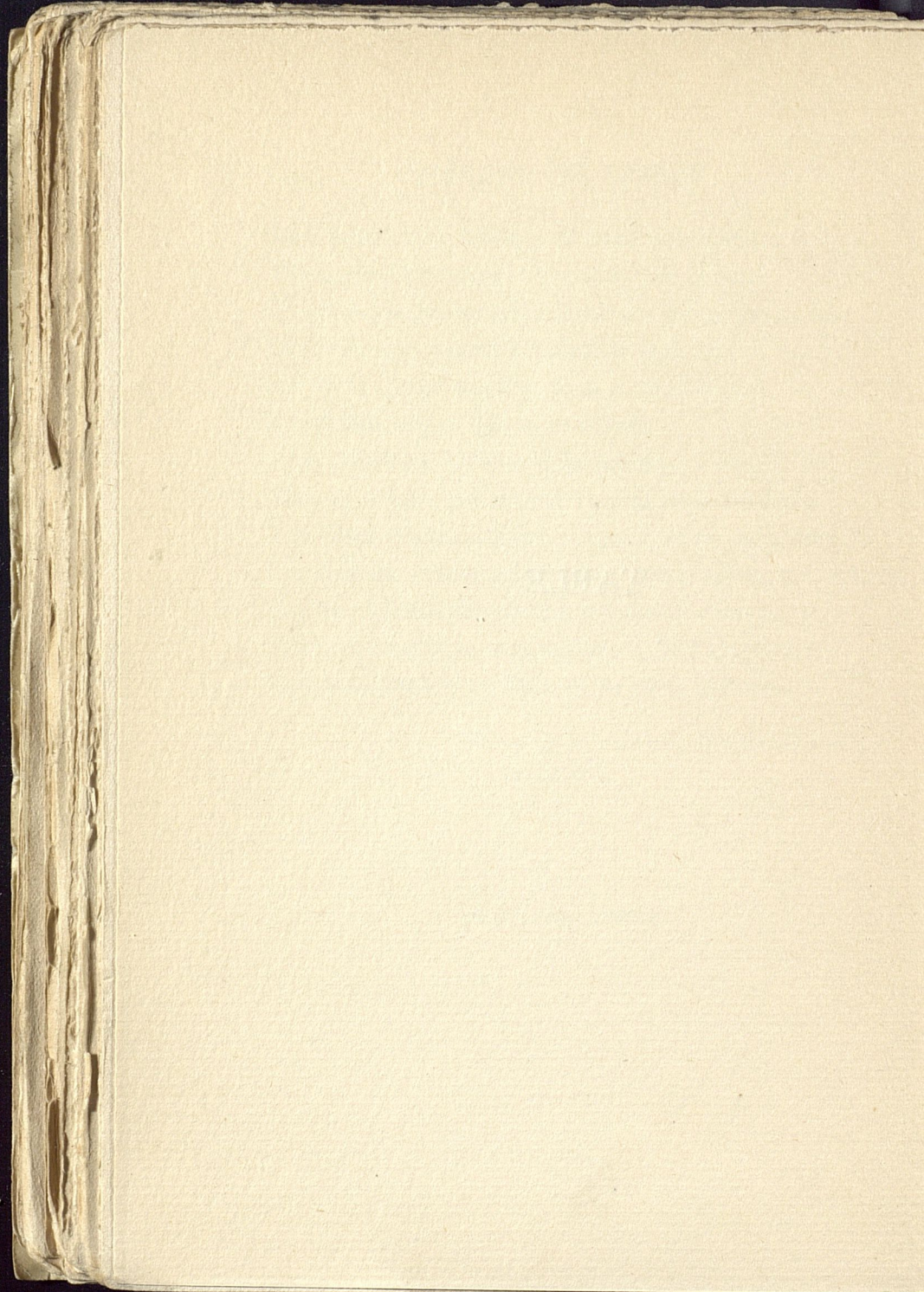
Mais pour s'unir ailleurs et vivre infiniment.  
Affres, sanglots et cris ne passent sur la terre  
Qu'ainsi que des brouillards sur les ravins des monts.  
Ils n'entament jamais l'immobile mystère  
Qu'est la réalité des rocs durs et profonds.  
Il te fallait saisir l'adversité rebelle  
Pour en tordre la force et la suprême ardeur :  
Mais tu n'étais que femme et si ta chair fut belle  
Ton front n'imposa point l'orgueil de sa splendeur ;  
Meurs donc ; meurs, mais renais ; si tu souffres, qu'importe !  
Ton sort ancien fait place à ton destin nouveau :  
Voici ma foudre et mes tonnerres, ils t'emportent  
Vers mes amours de Dieu et de père, là-haut.

(Un coup de tonnerre, Hélène est enlevée au ciel).



TABLE



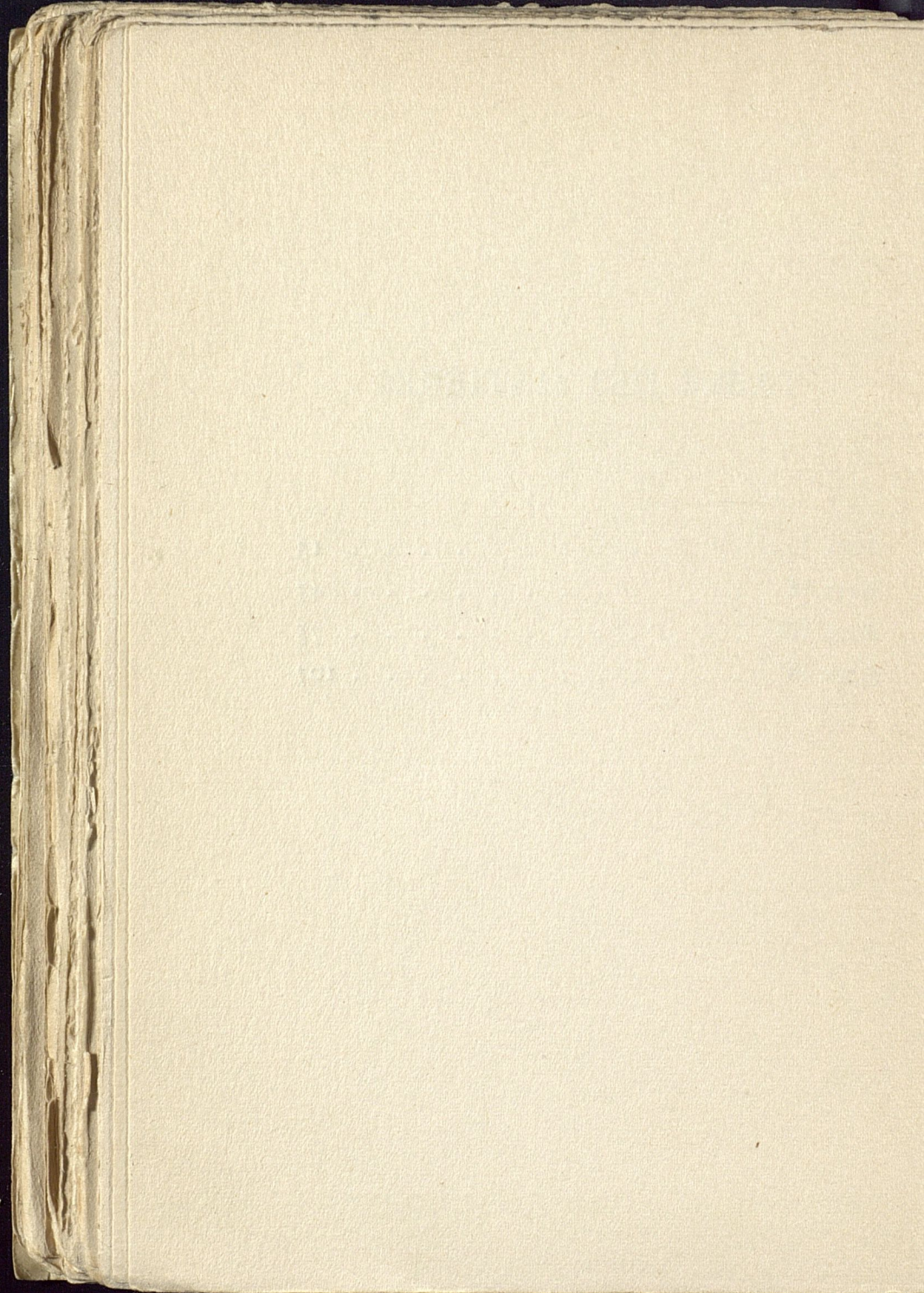




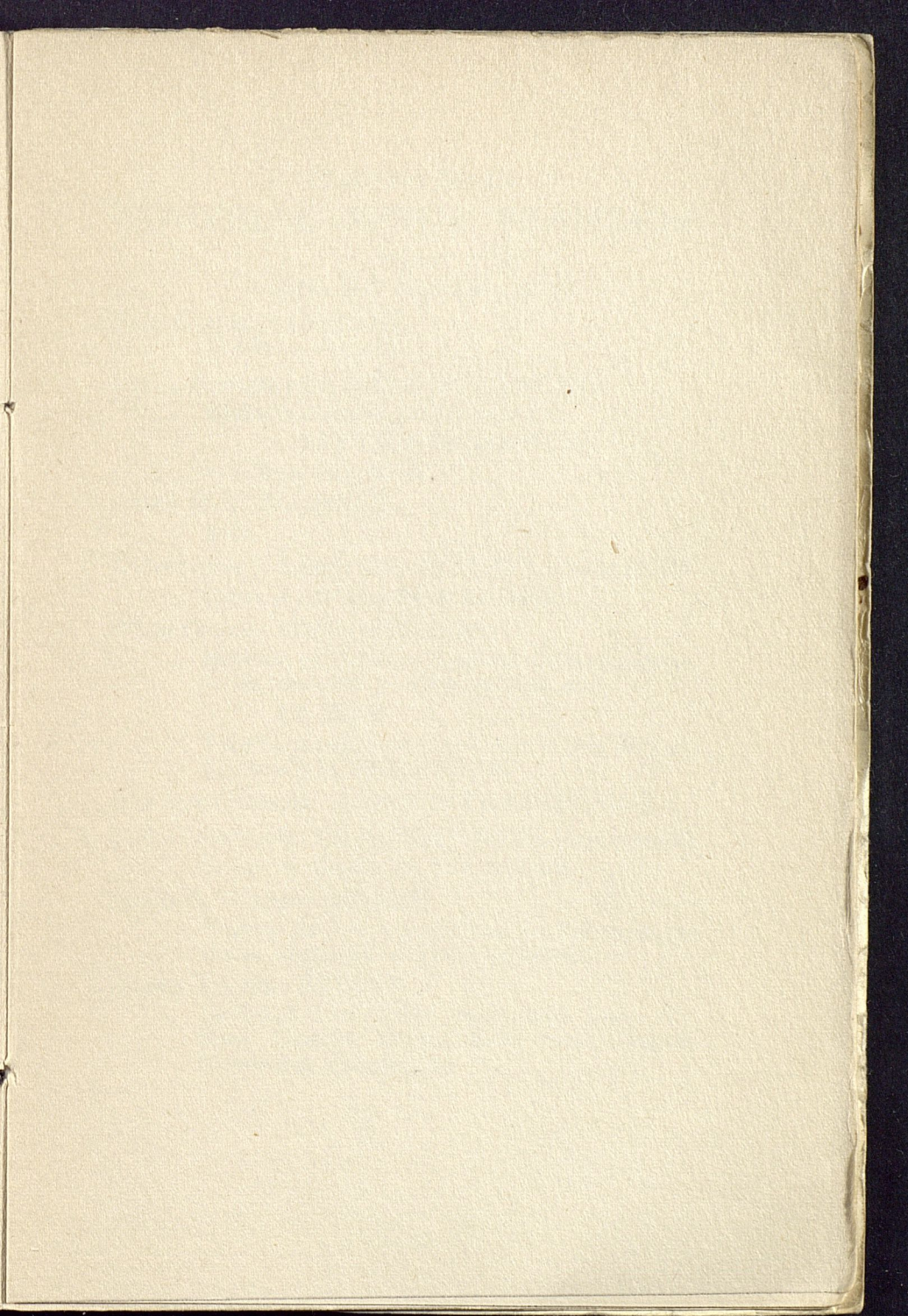
## TABLE DES MATIÈRES

ACTE I . . . . .	13
ACTE II . . . . .	47
ACTE III. . . . .	75
ACTE IV. . . . .	107

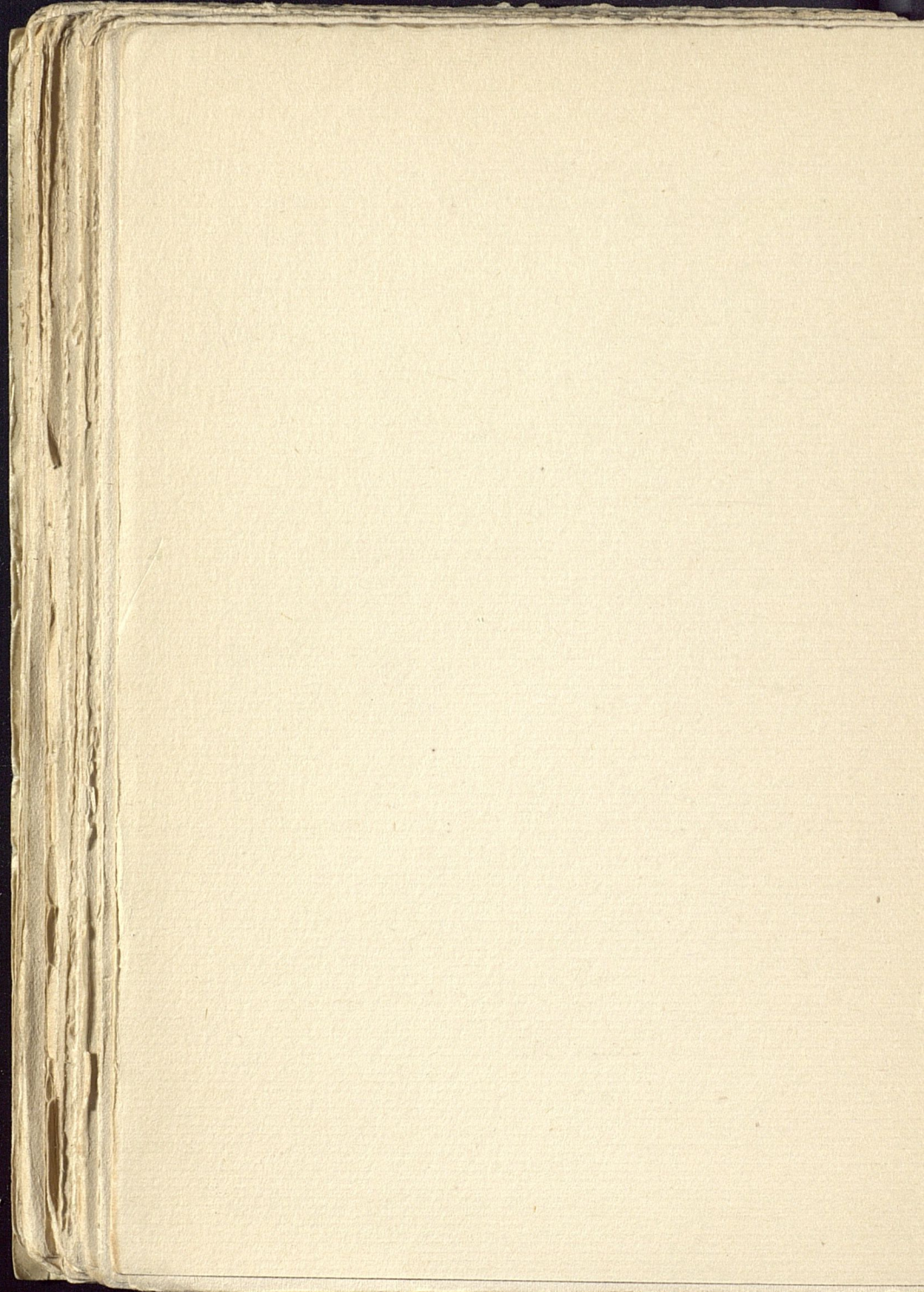














ÉDITIONS DE LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

---

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE

Drame en trois actes.

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT

Edition conforme au premier manuscrit.

LETTRES DE JEUNESSE

— à HENRI VANDEPUTTE

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Récit.

J. COPEAU et J. CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV

Drame en cinq actes d'après DOSTOÏEVSKY.

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS

(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame poétique.

— Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

LE PAIN

Tragédie populaire en quatre actes et cinq tableaux.

Représentée au Théâtre des Arts.

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

G. K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI (UN CAUCHEMAR)

Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH

Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par

GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES

(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)



JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY (PREMIER LIVRE DE CONTES)  
PIERRE HAMP : LE RAIL  
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIÈRE DE GRÈCE  
GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS (POÈMES)

Volume in-8 tellière 5 fr. 00

ANDRÉ GIDE : ISABELLE

Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exempl.

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

COVENTRY PATMORE : POÈMES

(Traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude  
sur Coventry Patmore par VALÉRY LARBAUD)

*POUR PARAITRE :*

Volume in-8 couronne 3 fr. 50

PAUL CLAUDEL : L'ANNONCE FAITE A MARIE

Mystère en quatre actes et un prologue.

JEAN SCHLUMBERGER : LA MORT DE SPARTE

Pièce en 4 actes, représentée au Théâtre National de l'Odéon.

MICHEL YELL : CAUËT

HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE

Préface de M<sup>me</sup> DE NOAILLES.

ANDRÉ GIDE : LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE

Précédé de cinq autres Traités.

*EN DEPOT :*

PAUL CLAUDEL : CINQ GRANDES ODES SUIVIES  
D'UN PROCESSIONNAL POUR SALUER  
LE SIÈCLE NOUVEAU



LA  
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A POUR COLLABORATEURS HABITUELS :

PAUL CLAUDEL,  
ANDRÉ SUARÈS, EMILE VERHAEREN,  
ANDRÉ GIDE, VALÉRY LARBAUD, EDMOND PILON,  
HENRI BACHELIN, MICHEL ARNAULD, HENRI GHÉON,  
JEAN SCHLUMBERGER, ANDRÉ RUYTERS,  
JACQUES COPEAU, ALBERT THIBAUDET,  
JACQUES RIVIÈRE



LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

qui, à l'origine, paraissait sur 75 à 100 pages  
offre aujourd'hui à ses lecteurs des n<sup>os</sup> de 200 pages

Chacun de ses numéros contient :

*Un article de critique générale ou de discussion,*

*Des poèmes,*

*Un essai ou une nouvelle,*

*Un roman*

*La Chronique de Caërdal,*

*Une chronique de la littérature,*

*Une chronique de poèmes,*

*Une chronique des romans,*

*Une chronique du théâtre,*

*Des notes critiques sur les manifestations littéraires ou artistiques les plus intéressantes. Une revue des Revues françaises et étrangères.*

par ANDRÉ SUARÈS;

par MICHEL ARNAULD;

ou par ALBERT THIBAUDET;

par HENRI GHÉON;

par JACQUES COPEAU;

par JEAN SCHLUMBERGER;



DEPUIS SA FONDATION (FÉVRIER 1909),

*LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE*

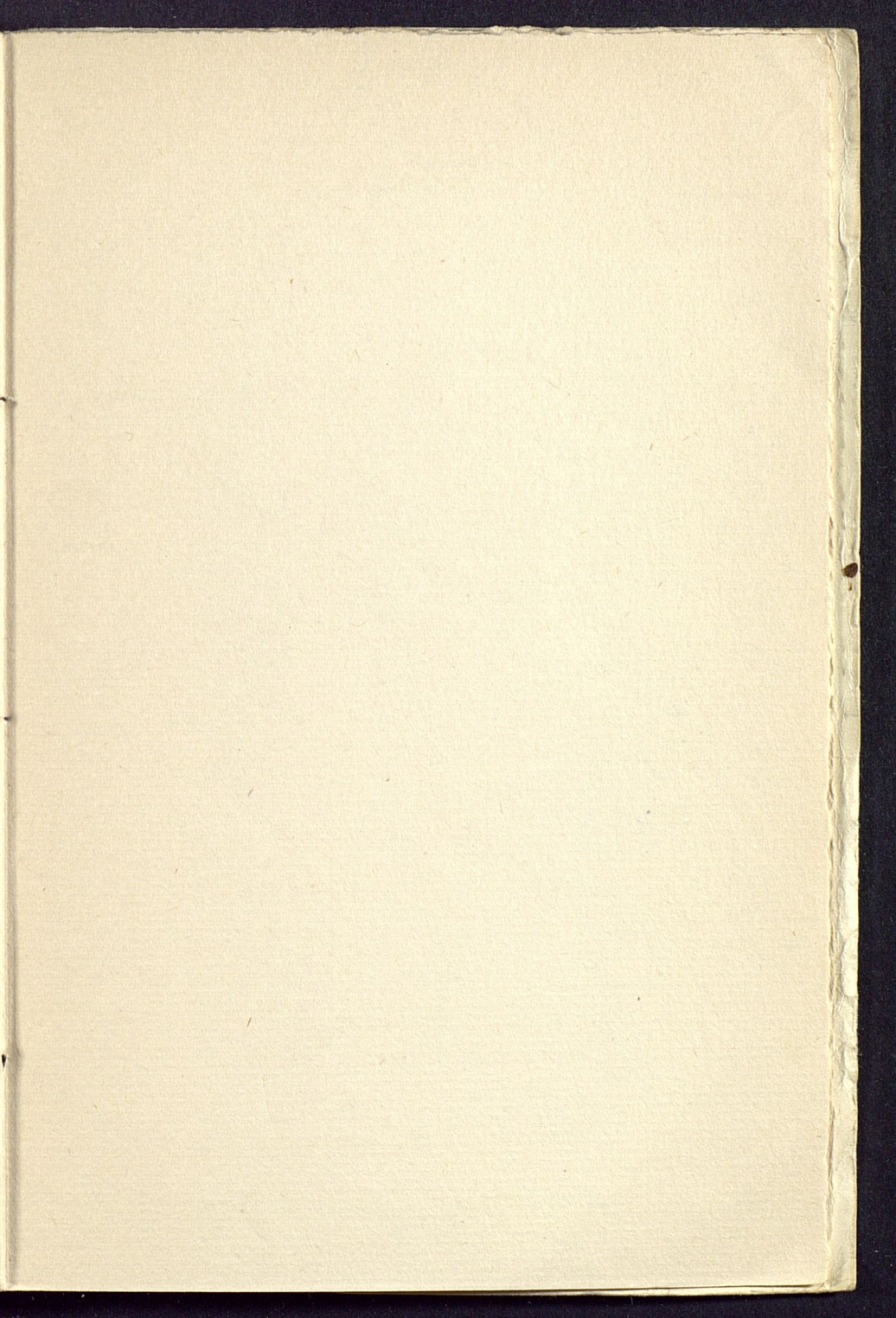
A PUBLIÉ :

- Charles Blanchard,*  
*Le Journal de la XX<sup>e</sup> année,*  
*Les Lettres de Jeunesse,* de CHARLES-LOUIS PHILIPPE ;
- L'Hymne du Saint-Sacrement,*  
*Trois Hymnes,*  
*L'Otage,*  
*L'Annonce faite à Marie,* de PAUL CLAUDEL ;
- Michel-Ange,*  
*Les Heures du Soir,*  
*Trois Poèmes,* d'ÉMILE VERHAEREN ;
- La Porte Etroite,*  
*Isabelle,*  
*Le Journal sans dates,* d'ANDRÉ GIDE ;
- La Fête Arabe,* de JÉRÔME ET JEAN THARAUD ;
- Fermina Marquez,*  
*Rose Lourdin,* de VALÉRY LARBAUD ;
- Jacques l'Egoïste,* de JEAN GIRAUDOUX ;
- L'Inquiète Paternité,* de JEAN SCHLUMBERGER.

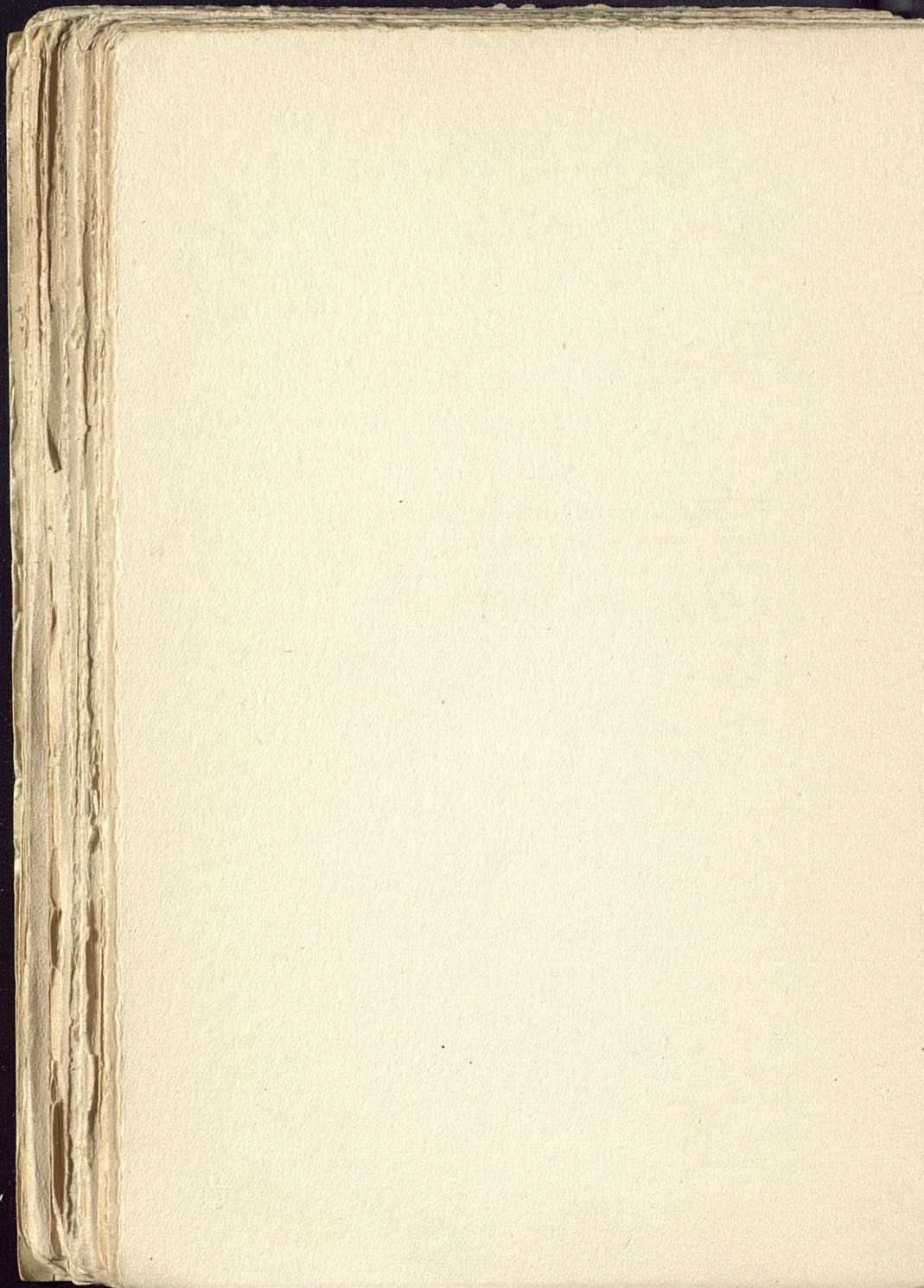
---

Il est envoyé un numéro spécimen  
à quiconque en fait la demande.











ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE  
AVRIL MIL NEUF CENT DOUZE PAR  
"THE ST. CATHERINE PRESS LTD"  
QUAI ST. PIERRE, BRUGES BELGIQUE



MUSÉE DE LA LITTÉRATURE



ALFONSO, 172 10 25/27



*nrf*